

A ceux qui sont partis...

FRAGMENTATION

Nicolas Freychet

FRAGMENTATION

- p07 cendres
- p23 Le monde merveilleux de Maryse
- p39 Le voleur d'étoiles
- p63 seijaku
- p93 La mort de Dieu

FRAGMENTATION

cendres

«Est-ce que tu me comprends ?»

1949.

«Regarde un peu où tu mets les pieds !» lui lança sa mère tout en le redressant.

Il était encore tombé. Il n'était pas maladroit, mais souvent il oubliait qu'il était debout. Il oubliait qu'il marchait. On le disait tête en l'air, et pourtant elle frôlait souvent le sol. Il voyageait beaucoup, parcourant inlassablement des mondes inaccessibles aux autres. Aucun moment n'était moins propice qu'un autre. Que ce soit de nuit ou de jour, dans un profond sommeil ou, comme c'était le cas en cet instant, en pleine activité, le voyage s'offrait à lui au hasard de ses pensées sans qu'il puisse s'y refuser. Les médecins et les psychologues l'avaient examiné sous toutes les coutures à la demande de sa mère. Elle s'inquiétait, c'est normal. Mais le jeune garçon demeurait une énigme digne des pyramides, bien que moins connu évidemment.

Il épousseta ses vêtements d'un geste distrait. Sa mère s'agitait ici et là pour ramasser les livres qui s'étaient échappés de son cartable. Ce n'était pas la

première fois. Ils étaient tous un peu cornés, certains portant même les vilaines cicatrices d'une rencontre avec une flaque d'eau.

"Encore une page déchirée. Comment veux-tu que je les revende ensuite ?"

La question aurait pu être banale, mais il savait que s'il ne pouvait pas revendre ses livres, il ne pourrait pas en racheter d'autres. Ils n'étaient pas riches. Son père n'était plus là depuis longtemps, depuis l'époque où beaucoup d'hommes étaient partis pour ne jamais revenir, et son unique sœur n'avait même pas l'âge de se débrouiller seule. C'était lui, l'homme de la maison. Mais un homme de quatorze ans n'est pas d'un grand secours...

Ils montèrent ensemble dans le vieil ascenseur de la tour 9 où ils habitaient. Sa mère le quitta au 6ème étage pour aller chercher sa sœur chez une voisine qui la gardait régulièrement.

"Fais tes devoirs et prends ta douche. J'en ai pour 5 minutes."

Il savait qu'elle en profiterait pour se faire offrir un thé et discuter de la pluie et du beau temps. Les cinq minutes prendraient plus d'une heure. Pendant ce temps il

resterait seul, dans leur appartement du 8eme. Il ne lui en voulait pas. Elle était comme ça, sa maman. Toujours à fuir son quotidien.

A peine rentré, il courut s'asseoir sur le rebord de la fenêtre. C'était sa place favorite. Sa place secrète. Il prenait garde de toujours être seul lorsqu'il s'installait là. L'endroit n'était pas spécialement confortable. A peine assez large pour y poser les deux fesses. Parfois sa mère y déposait des fleurs, et il devait pousser délicatement les bacs pour se faire une place. Parfois aussi des tartes ou des gâteaux nés des mains habiles maternelles s'y installaient pour refroidir. Dans ces cas là, il abandonnait car il n'osait pas perturber le fragile équilibre qui maintenait les plats. Il ne voulait pas se priver de dessert !

Le confort n'était donc pas le principal atout de ce rebord de fenêtre. Mais il n'en avait cure. Une fois installé, le temps s'arrêtait et toute notion physique devenait insignifiante. Son esprit se détachait lentement. Son regard vagabondait à travers les vitres poussiéreuses pour se poser quelques mètres plus loin. Les fenêtres de la tour 8. Toutes autant poussiéreuses.

Toutes autant inexpressives. Toutes, sauf une. On pouvait y distinguer une petite pièce carrée, et au milieu de cette pièce, un tabouret. Il n'y avait rien d'autre. Pas de meuble, pas de décoration. Rien. Juste un tabouret au milieu d'une pièce.

Généralement, la pièce restait sans vie, sauf en certaines occasions, occasions pour lesquelles il passait des heures assis à la fenêtre. Dans ces moments là, la porte au fond de la pièce s'ouvrait et une mince silhouette se glissait dans l'obscurité. Une jeune fille, sans doute plus jeune que lui, toujours vêtue de la même robe blanche. Elle refermait doucement la porte puis faisait trois pas vers la fenêtre, un quart de tour à sa droite et de nouveau deux pas. Elle se tournait alors vers la fenêtre et s'asseyait. Ses mouvements légers et gracieux lui donnaient un air fantomatique.

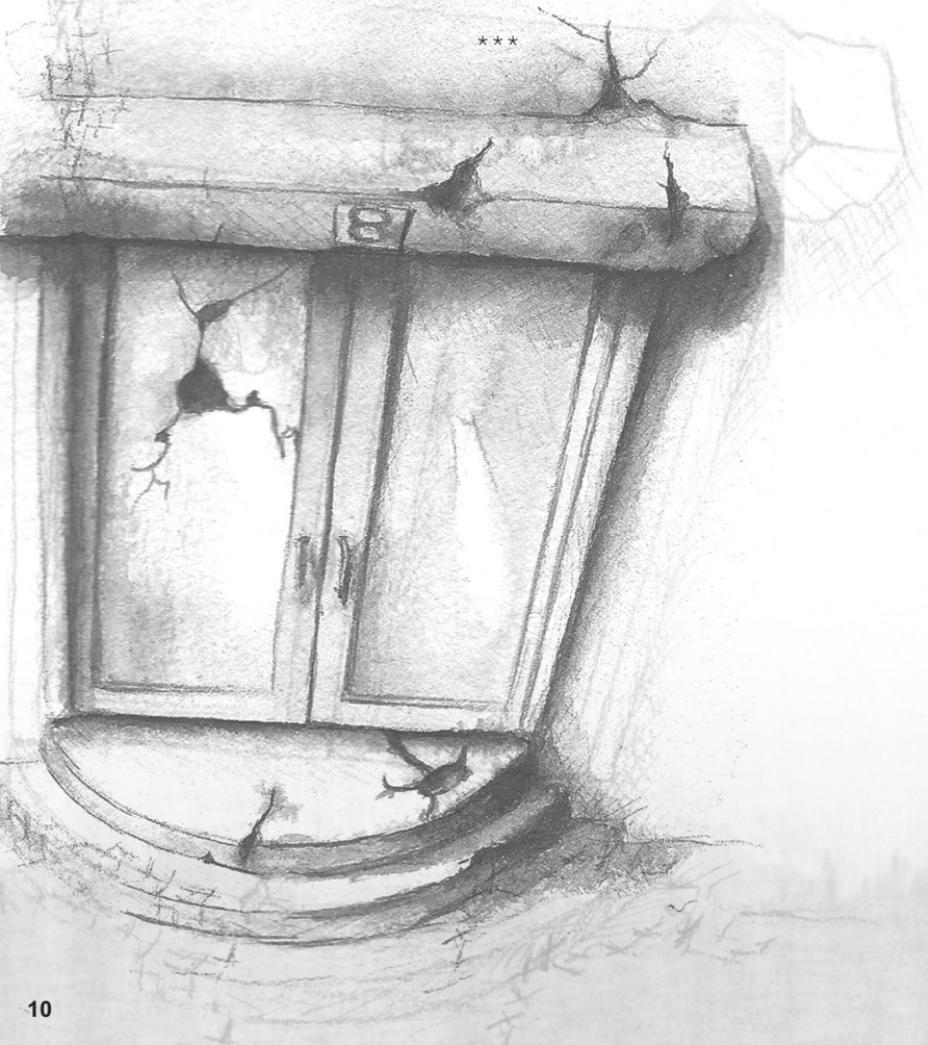
Et puis, elle parlait. C'était la seule chose qu'elle faisait, là, assise au milieu de cette pièce. Il ne pouvait pas l'entendre bien sûr, mais il voyait clairement ses lèvres bouger. Le reste de son visage était caché par une longue frange. Elle riait aussi parfois, ou bien prenait un air plus sérieux. Et il riait avec elle, ou bien prenait lui aussi un air sérieux. Elle

FRAGMENTATION

lui parlait. Il en était certain. Après tout, il était son seul auditeur.

Une fois qu'elle avait terminé, elle restait quelques minutes immobile, puis se redressait et retournait vers la porte selon le trajet inverse de son arrivée. Deux pas à gauche, un quart de tour à gauche, puis trois pas à l'opposé de la fenêtre. La porte s'ouvrait, et elle disparaissait.

Elle ne vint pas cette fois là. Il eut beau attendre, la pièce demeura désespérément déserte. Lorsqu'il entendit sa mère rentrer, accompagnée de sa sœur, il abandonna son poste à regret. Il étala rapidement quelques livres sur la table de la cuisine et fit mine d'être en plein travail. Sa mère n'aimait pas qu'il désobéisse, et il ne voulait pas lui donner plus de soucis qu'elle n'en avait déjà.



Il était assis sur un carrelage crasseux, adossé contre ce qui semblait être une porte de bois. Les ténèbres qui le noyaient ne lui offraient aucune forme. Du froid seul qui assaillait sa peau provenait la certitude d'être bel et bien en ce lieu.

«Dis, si on partait ?»

La voix de la jeune fille était à peine audible. Il aurait voulu se rapprocher, mais la porte les séparait. «Où voudrais-tu aller ? lui répondit-il.

- Je ne sais pas. Ça n'a pas d'importance. Si on partait maintenant, on pourrait desc... on pourrait...

- Descendre ?»

Il percevait de moins en moins la voix de la fillette, comme si la porte s'épaississait. A tâtons dans l'obscurité, il se mit en quête de la poignée dans l'espoir de vaincre l'obstacle qui les séparait.

«On pourrait descendre vers le Sud, reprit la jeune fille. La mer n'est pas très loin. J'aime le son des vagues.

- Et une fois là-bas, où irait-on ?

- On resterait un peu sur la plage. Je n'ai jamais vu le soleil se coucher au-dessus des eaux.

- Mais tu ne pourras pas le voir.

- Je peux. Je pourrai, si tu es avec moi.»

Ses mains rencontrèrent enfin la poignée. Il la tourna dans un sens, puis dans l'autre, en essayant de tirer ou de pousser la porte. Mais elle demeura imperturbable. Résolu, il se rassit sur le sol glacé.

«Je ne sais pas... C'est un peu compliqué, répondit-il.

- Alors tu ne veux pas ?

- Laisse moi un peu de temps pour réfléchir.»

L'obscurité se dissipa, le froid du sol laissa place au doux toucher des draps. Son réveil indiquait déjà 7h. Il était temps de se lever pour aller au collègue.

Une fois par mois, un jour de marché, sa mère faisait de grandes provisions et lui demandait de l'accompagner pour porter les courses. Il n'aimait pas le marché, il y avait toujours trop de monde. Il devait rester éveillé en permanence pour ne pas entrer en collision avec l'un ou l'autre des stands dressés pour l'occasion. Mais, il devait bien l'admettre, c'était le jour où sa mère était la plus joyeuse. Elle venait de toucher sa paye. Ils

étaient riches, pour un jour. Chaque fois, elle lui offrait quelque chose. Magazine, bonbons, nouvelle chemise... Elle essayait de toujours lui réserver la surprise. Et parfois même, elle glissait une pièce avec son cadeau. Il la découvrirait en ouvrant son magazine, en fouillant son sac de bonbons ou en dépliant sa chemise, et il courrait embrasser sa mère. C'était un peu comme son anniversaire, c'était une bonne illusion. Ce fut par l'un de ces jours heureux qu'il la rencontra pour la première fois. Enfoui sous une montagne de sacs en tout genre, il tentait de se frayer un chemin jusqu'à sa tour pour y remonter les affaires. Sa mère l'avait laissé rentrer seul. Elle avait oublié d'acheter quelque chose, qu'il savait très bien être son cadeau (elle donnait la même excuse à chaque fois). Il marchait en regardant tant bien que mal où il s'aventurait. Le sol irrégulier ne facilitait pas la chose. Des pieds de toutes sortes croisaient son chemin, vêtus de sandales, de chaussures de villes ou de baskets, certains pressés, d'autres flânant et puis... Deux petits pieds disparaissant sous une robe dont la blancheur était entâchée des pollutions citadines. Quelques accrocs ici et là avaient été reprisés de façon maladroite.

Il stoppa sa course. Etrangement, le marché entier sembla se figer par la même occasion. Il laissa tomber quelques sacs au sol pour dégager sa vue. Elle était bien là, immobile. La fille qui lui parlait. Juste devant lui, mais pas face à lui. Elle ne le regardait pas. En fait, elle ne regardait personne. Ses yeux étaient clos, comme si elle dormait debout. Elle s'appuyait sur une fine canne en bois. Elle semblait attendre, mais attendre quoi ?

«Est-ce que tu me comprends ?»

Sa voix cristalline se dissipa aussitôt dans le vent. Il se demanda même s'il ne l'avait pas imaginée. Ses lèvres avaient à peine bougé.

«Je...»

Une grande dame attrapa la jeune fille par la main et la guida au loin. Elles disparurent au milieu de la foule, de nouveau animée d'un chaos festif.

La tour 9 restait grise en toute saison. Ils avaient bien essayé de la décorer de fleurs, d'en peindre les volets ou même les murs, rien à faire. Le brouillard qui la recouvrait revenait en permanence. Pourtant, en ce jour particulier, il la regarda différemment. Elle était

éclairée de mille feux, et ces feux provenaient de la tour 8. Plus précisément d'une certaine fenêtre de la tour 8.

Il passa la nuit accoudé à sa fenêtre, en feuilletant d'un œil distrait le magazine que lui avait offert sa mère. Il voulait la revoir. Il le devait. Il n'avait pas eu le temps de lui répondre, au marché. Pourtant, derrière les vitres poussiéreuses, la pièce demeura froide et sans vie.

Les jours suivants, il les passa entièrement à son poste d'observation. Tout du moins lorsque sa mère n'était pas dans les parages. Elle l'obligeait à sortir à la moindre occasion. «Les vacances, c'est fait pour jouer dehors ! disait-elle.» Elle n'avait pas tort, mais même le retour du soleil printanier n'était rien face à la douceur du souvenir qu'il gardait de sa rencontre.



FRAGMENTATION

Elle se montra par deux fois. Deux apparitions, semblables à toutes les autres, excepté que maintenant il connaissait le timbre de sa voix. Il l'imaginait très bien virevolter entre les murs dénudés, se réfléchir en maints échos et puis mourir au contact du verre qui les séparait. Deux apparitions qui le ravirent évidemment, mais qui ne le satisfirent pas totalement. Il devait la rencontrer, encore une fois.

Un soir, vers la fin des vacances de printemps, il rassembla tout son courage pour poser une question qui le démangeait :

«Maman ?

- Oui ? Finis ton assiette avant de te resservir !
- Est-ce que tu les connais les gens qui habitent en face ?
- En face ? Tu t'en mets encore de partout ! (elle s'adressait à la petite sœur)
- Tu sais, la tour 8...
- Il n'y a personne en face.
- Mais... tu es sûre que...
- Les appartements sont vides depuis des années. Trop insalubres. Je me demande quand ils vont la mettre par

terre, cette tour.

- Et les gens qui vivent dedans ?
- Je t'ai dit qu'il n'y a personne ! Ta sœur s'en met de partout ! Je vais la laver, finis ton repas et débarrasse la table.
- D'accord.»

La réponse de sa mère ne le satisfaisait pas du tout. Elle devait être mal informée.

«Et je t'interdis de t'approcher de cette tour ! C'est dangereux, rajouta-t-elle en quittant la pièce.»

Cette nuit-là, il dormit d'un sommeil agité. La tour 8 obsédait ses pensées et une étrange fille habitait ses rêves. Il se trouvait dans un escalier délabré. Il pouvait apercevoir des ombres se mouvoir furtivement dans les couloirs désaffectés. Il montait. Les portes se fermaient sur son passage. Les ombres avaient peur. Il montait encore, et chaque marche l'enveloppait d'une obscurité un peu plus profonde. Une obscurité faite de murmures. De murmures et d'ombres. Il se rapprochait du septième étage. Son cœur commençait à battre plus vite. C'était peut-être l'effort de monter, peut-être la panique. Quelque chose l'attendait, là-haut. Quelque



FRAGMENTATION

chose qu'il ne voulait pas voir. Les murmures l'opressaient maintenant. Tout était noir, il ne pouvait même plus distinguer ses pieds. Quelque chose n'allait pas avec le septième étage. Il y était. Il aurait dû y être. Mais les escaliers se prolongeaient, encore et toujours. Il ne voyait plus. Il était perdu.

«Alors, tu ne veux pas ?»

Il se réveilla en sursaut. Il était dans son lit, transpirant comme s'il eut réellement monté les sept étages à pieds. Les lumières de l'aube, bien qu'encore faibles, attaquaient d'un éclat trop vif ses yeux récemment aveugles. Il n'avait pas été assez fort. Elle était restée là-haut, toute seule, dans l'obscurité.

Un brin chancelant, il se traîna jusqu'à la cuisine en silence. Il était le premier levé. Le premier, pas tout à fait. Elle aussi s'était levée de bonne heure. Elle était déjà sur son tabouret, face à la fenêtre, comme attendant son arrivée. Mais elle ne parlait pas. Son visage restait de marbre. Ni ses cheveux ni sa robe ne frémissait. Elle était comme figée dans le temps. Figée derrière les vitres poussiéreuses dans la grisaille de l'aube.



Terrifié par cette scène, il se recroquevilla dans un coin de la cuisine, forçant son esprit à ne pas admettre ce qu'il venait de voir. Elle allait redevenir comme avant. Elle allait lui parler. Il ne l'avait jamais abandonnée ! Ce n'était qu'un rêve ! Il rassembla son courage pour se relever et regarder de nouveau par la fenêtre. La pièce de la tour 8 était grise et sans vie, comme toujours. Il avait eu raison, ce n'était qu'un mauvais rêve.

La fin des vacances diminua grandement le temps qu'il pouvait consacrer à la surveillance de la pièce. Il ne revit pas la jeune fille pendant plusieurs semaines, mais il n'était pas inquiet. Quelque part en lui, il savait qu'il la rencontrerait de nouveau. Il répondrait à sa question et il lui demanderait son nom. Ils étaient jeunes, ils avaient du temps devant eux.

Néanmoins, sa curiosité concernant la tour 8 grandissait de jour en jour. Il tenta plusieurs fois de replacer le sujet dans ses rares conversations avec les habitants du quartier, mais tout le monde lui répétait la même chose : « Il n'y a personne là-bas. Cette tour n'a aucun intérêt. Elle ne va pas rester debout longtemps. » Bien

sûr, il ne les croyait pas. Peut-être lui mentaient-ils. Peut-être étaient-ils simplement ignorants. On ne peut jamais savoir avec les adultes... Une chose le surprenait quand même : il s'était placé plusieurs fois non loin de l'entrée de la tour pour observer, mais jamais il n'avait vu quelqu'un y entrer ou en sortir.

Vers le milieu du mois de mai, sa mère s'absenta pour deux jours afin d'amener sa sœur chez sa grand-mère, qui habitait à quelques deux cents kilomètres. Il aurait pu y aller aussi, mais il prétextait être malade. D'un côté, sa mère s'en trouvait arrangée car cela représentait un billet de train d'économisé.

Loin d'être souffrant, il décida de mettre cette période à profit. A peine sa mère eut-elle quitté l'appartement qu'il se posta à la fenêtre. Il n'y avait aucune trace de la jeune fille. Aucunement découragé, il descendit quatre à quatre les marches de la tour (attendre l'ascenseur était une perte de temps, pensait-il) et il déboula dans la rue comme s'il eut été poursuivi par les flammes. Il était encore tôt, la cité était plongée dans la torpeur. Tant mieux, il préférait rester discret !

Il contourna le bâtiment, traversa la rue et s'approcha de l'entrée de la tour 8 qu'il avait tant observée. Il

crut surprendre un mouvement dans le hall, derrière les vitres teintées de la grande porte. Peut-être allait-il croiser pour la première fois l'un de ses habitants ? Il attendit un peu, mais rien. De toute évidence, son imagination lui jouait des tours.

Doucement, le cœur battant, il gravit les marches extérieurs menant à l'entrée. Plus la porte grandissait devant ses yeux, et plus elle semblait s'assombrir, comme si elle voulait dissimuler un secret. Mais il s'en moquait. A peine l'eut-il atteinte qu'il attrapa la poignée crasseuse et poussa de toute ses forces. A sa grande surprise, elle s'ouvrit sans aucune résistance. Et sans un bruit, même pas le moindre grincement.

Il était entré. Il se trouvait maintenant dans un hall sombre et délabré. Le silence y était beaucoup plus pesant qu'à l'extérieur. Il tenta d'allumer la lumière, mais après quelques grésillements l'ampoule sembla rendre l'âme. Il avança dans l'obscurité, tâtonnant le mur pour ne pas perdre son équilibre. Sa main effleura les boîtes aux lettres, alignées comme dans chaque tour du quartier. Il aurait voulu lire les noms, tout du moins le nom des habitants du septième étage, mais il n'y avait pas assez de lumière pour cela. Il continua donc son

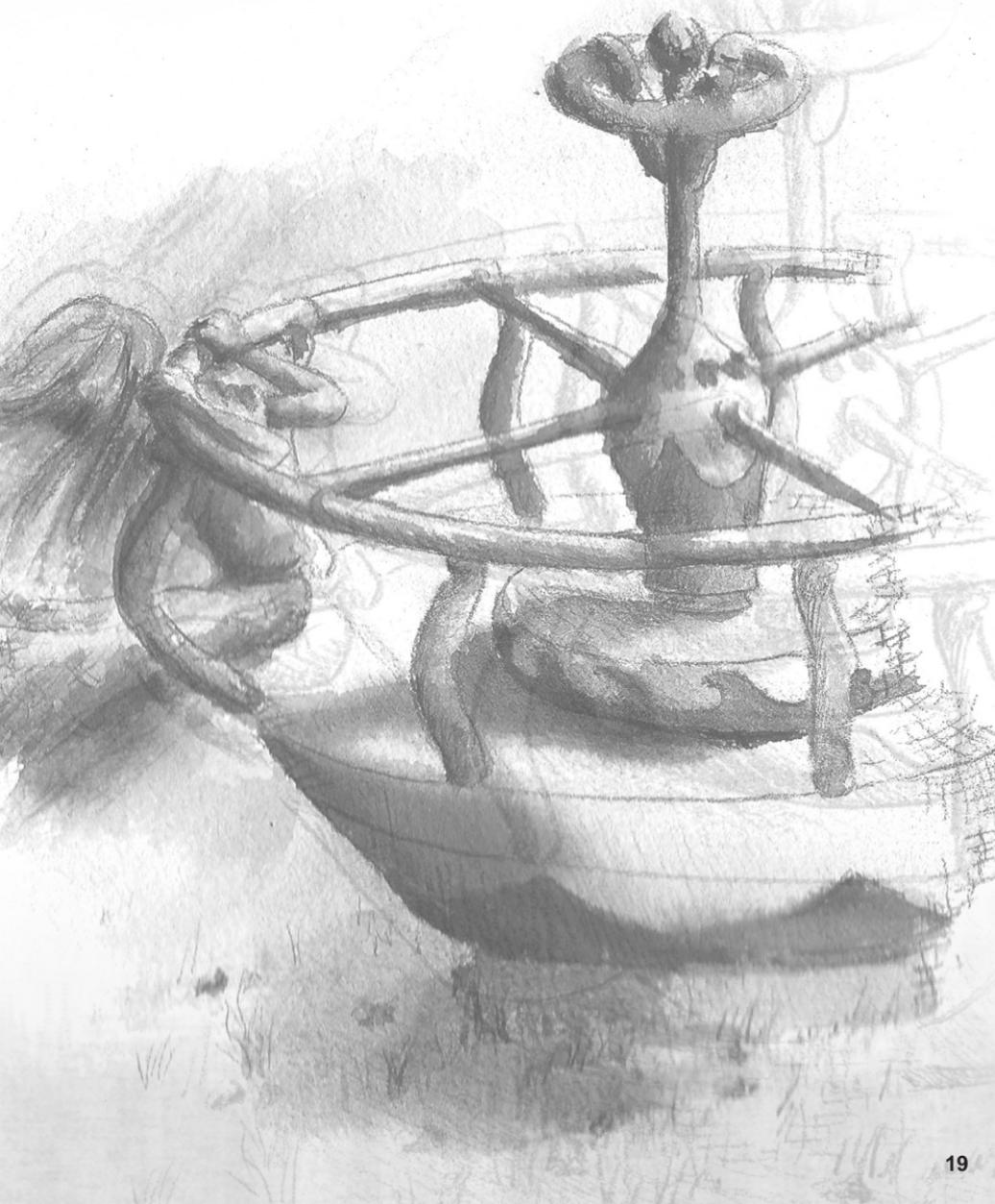
chemin et il finit par heurter les premières marches. Il marqua une courte pause. Son cœur accéléra un peu plus à la rencontre de cet escalier qui allait le conduire dans les hauteurs.

Et puis, comme dans son rêve, il se trouva en train de gravir lentement les marches de la tour. Une à une, en gardant constamment la même cadence. Le jour s'accroissait dehors et les fenêtres poisseuses laissaient transparaître de faibles lueurs, révélant peu à peu l'intérieur de la tour. Un intérieur de décombres et de poussière. Les murs se décomposaient sous l'effet du temps et de l'humidité. Sous la crasse, le carrelage dévoilait plus de fissures que de carreaux. Même l'air semblait chargé d'ancienneté, portant avec lui l'odeur vétuste de la ruine.

Il faisait un arrêt à chaque palier pour vérifier l'étage. Dans la pénombre, il avait du mal à lire les panneaux, en grande partie usés par le temps. Là, il pouvait distinguer un 4. Il avait déjà parcouru plus de la moitié du chemin. Maintenant, une interrogation s'insinuait peu à peu dans son esprit : qu'allait-il faire une fois là-haut ? Allait-il sonner chez des inconnus pour voir leur fille qu'il ne connaissait même

pas ? Allait-il simplement écouter à travers la porte, chercher le moindre signe de vie, d'existence ? Il ne pouvait plus nier, en voyant l'état du bâtiment, que de sérieux doutes étaient nés en lui. Peut-être qu'on ne lui avait pas menti, finalement. Peut-être que personne ne vivait ici. Mais alors, la fille...

Cinquième étage. Toujours le même silence. Toujours la même obscurité.



FRAGMENTATION

Sixième étage. Des caisses de toutes tailles, semblables à des cargaisons de bateaux, encombraient le palier. Les étiquettes qui indiquaient leurs destinations étaient illisibles. Le bois commençait même à pourrir. Pourquoi personne ne les avaient enlevées ? Elle gênaient pourtant le passage.

Il se lança dans la dernière montée, gravissant chaque marche comme on conquiert un trophée. Dans sa tête, le décompte était lancé. Encore huit marches. Sept, six... L'air semblait plus lourd. Cinq, quatre... Les fenêtres étaient condamnées par d'opaques bâches grises contre lesquelles la lumière du jour ne pouvait lutter. La pénombre était reine. Trois, deux, et puis une...

Septième étage. Semblable à tous les autres, sale et délabré. Un drap entâché traînait sur le sol et quelques débris d'un vase cassé disparaissaient sous la poussière. Les trois portes du palier lui faisaient face. Il devait choisir la bonne. Heureusement, il avait un bon sens de l'orientation, et il se tourna sans hésiter vers la plus proche de lui. Elle était condamnée. Elle était bien là, avec sa peinture effritée et ses serrures rouillées. Elle était bien là, oui, mais condamnée. De lourdes planches y étaient clouées, la liant impitoyablement aux murs qui

l'entouraient. Personne ne pouvait la franchir. Personne ne pouvait vivre ici...

"Tu ne devrais pas être ici."

Cette intrusion inattendue au silence le fit sursauter. Il se retourna, quelque peu tremblant, pour se trouver face à un vieillard courbé sur sa canne, de l'autre côté du palier. Il avait dû sortir de l'une des autres portes, pourtant aucune n'avait laissé échapper le moindre bruit. «Tu ne devrais pas être ici, répéta-t-il. Retourne d'où tu viens.

- Mais je veux... Pourquoi... Où est-elle ?

- Alors tu me comprends.»

Le vieillard souriait. Un sourire un peu mélancolique toutefois.

«Tu t'es perdu jeune homme. Ne parle plus ainsi, ils pourraient t'entendre. C'est trop tard pour les autres.

- Mais je l'ai vue !

- Non, personne ne l'a vue. Ils sont venus, il y a longtemps. Nous allons disparaître, tu dois repartir. Ne parle plus ainsi, ils pourraient t'entendre et ne pas te comprendre.»

Obstiné, il tenta quand même d'ouvrir la porte. Mais elle

ne bougea pas d'un pouce. De toute évidence, elle était fermée à clé. Il la regarda un moment avant de réaliser. Il était au pied de la tour, devant l'entrée, les mains crispées sur la poignée. Et sur les vitres encrassées, son ombre grandissait.

Sa mère revint de son week-end les bras remplis de cadeaux. Il trouva avec joie un nouveau short, quelques bandes dessinées, un ballon de foot et un billet. Sa grand-mère avait toujours été généreuse. Il regretta de ne pas être allé la voir.

«Il faudra lui rendre visite, lui dit sa mère, avant la fin juin.»

Sa voix était légèrement chancelante, ce qui ne lui ressemblait pas. Mais il ne posa pas de questions. Il n'avait plus besoin de questions.

Dans la soirée, il la trouva dans le fauteuil du salon, recroquevillée au-dessus d'un album photo comme une petite fille. Elle ne tournait pas les pages, mais son regard voyageait bien au-delà des vieilles photographies. Des bribes de souvenirs grisés peu à peu avec les saisons avant d'être soufflées par l'oubli. Un

peu comme le vent efface l'empreinte d'un feu, un temps brûlant, devenu néant.

Il se rapprocha de sa mère et posa une main sur son épaule. Elle ne réagit pas. L'album était ouvert sur une page double, titrée d'une date écrite à la hâte sur un morceau de papier blanc. Une jeune femme souriante, sa mère, dansait d'une photo à l'autre sous l'œil admiratif d'un homme en costume d'époque, qu'il reconnut comme son père. Il tenait une petite fille de quelques mois au creux de ses bras. Une dame plus âgée, un peu en retrait, maternait le couple de sa présence. Et puis, dans un encadré noir, en bas de page, un petit garçon, lui-même, quelques années plus tôt, riait avec insouciance sur un tourniquet. Il était accompagné d'une fillette en robe blanche. Elle n'avait pas changé.

C'était en 1943.

«Dis, si on partait ?»

Le tourniquet s'était arrêté. Elle était assise à ses côtés et le tenait par la main. Sa tête oscillait lentement d'avant en arrière, sans doute encore désorientée par la danse frénétique du manège.

«Où voudrais-tu aller ?» lui demanda le garçon. Il était

bien ici, lui. Il ne voulait pas partir.

«Je ne sais pas. Ça n'a pas d'importance. Si on partait maintenant, on pourrait desc... on pourrait...

- Descendre ?

- On pourrait descendre vers le Sud. La mer n'est pas très loin. J'aime le son des vagues.»

Lui aussi aimait le son des vagues.

«Et une fois là-bas, où irait-on ?

- On resterait un peu sur la plage. Je n'ai jamais vu le soleil se coucher au-dessus des eaux.

- Mais tu ne pourras pas le voir.

- Je peux. Je pourrais, si tu es avec moi.»

C'était vrai, en quelque sorte. On peut prêter ses yeux, quand on le veut.

«Je ne sais pas... C'est un peu compliqué.

- Alors tu ne veux pas ?

- Laisse moi un peu de temps pour réfléchir.»

Sa mère l'appela de l'autre côté du jardin. L'après-midi était finie, il fallait rentrer. Il la verrait plus tard.

Quelque part, dans un train. Le froid la mord sur chaque centimètre de sa peau. Quelqu'un renifle à ses côtés. Son père gémit de temps en temps. Il a sans doute peur. Le martèlement métallique sur les rails lui donne mal à la tête. Elle essaie d'imaginer la mer. Elle voudrait connaître le son des vagues. Elle ne peut pas. Tout est noir. Il aurait pu l'emmener, avant. Ils seraient descendus jusqu'au rivage, main dans la main. Il lui aurait donné ses yeux. Ils auraient pu partir, avant. Elle est dans ce train, qui s'éloigne de la mer. Les vagues sont mortes. Tout est noir, ici. Elle est seule.

Le monde merveilleux de
Maryse

Maryse n'aimait pas les couloirs. Chaque fois qu'elle devait s'y aventurer elle s'imaginait dans le ventre sinueux d'un serpent. Et surtout, *il* avait la fâcheuse tendance à s'y cacher. Elle pouvait sentir son regard dans les coins les plus sombres. *Il* la surveillait où qu'elle soit. *Il* ne lui laissait aucun répit. Elle sentait son excitation grandir comme un prédateur jouant avec sa proie. Et les couloirs s'allongeaient. Elle ne pouvait jamais en atteindre le bout car *il* les contrôlait. Elle courait, elle courait vite, mais quand elle pensait l'avoir enfin semé *il* surgissait du néant. Elle ne pouvait lui échapper.

Heureusement pour la petite fille, elle était maintenant en sécurité au fond de sa "chambre" comme ils disaient. En réalité la pièce s'apparentait plutôt à une cellule dont le mobilier se limitait à un lit, un tabouret, un petit urinoir et un lavabo. Des murs épais et gris s'élevaient de toute part jusqu'à se perdre dans la pénombre. Il n'y avait pas de fenêtre (et Maryse s'en satisfaisait car elle n'aimait pas les fenêtres non-plus) et l'unique porte d'accès était restée fermée depuis son arrivée, plusieurs mois auparavant. Une petite fente sur le bas de la porte lui permettait tout de même d'interagir avec l'extérieur. Maryse ne savait rien de ce qui se trouvait de l'autre côté. Elle ne s'en souvenait pas. Plusieurs fois la poignée s'était abaissée pour entrouvrir la porte. Mais la petite fille hurlait aussitôt, et cela suffisait à repousser les inconnus. D'autres fois, une voix lui susurrait de sortir. Cette voix était douce et apaisante, mais Maryse se méfiait. Elle connaissait trop bien ses subterfuges. Alors elle préférait ne pas répondre et retourner dans son long sommeil. Le reste du temps, les seuls signes de l'extérieur étaient des bruits de pas allant et venant sans trop de cohérence.

Et puis vint un de ces jours où le monde extérieur s'invita de nouveau dans la chambre de Maryse. La nuit était tombée depuis longtemps, toutes les lumières s'étaient éteintes, mais Maryse ne pouvait trouver le sommeil. Elle attendait patiemment le matin, les yeux fixés sur les ombres du plafond. De furtifs bruits de pas à l'extérieur attirèrent soudain son attention. Elle se leva d'un bond et colla son oreille à la porte pour essayer de mieux les entendre. Les pas se rapprochaient rapidement. Ils étaient étrangement cadencés, comme calés sur une mélodie imaginaire. Lorsque Maryse les jugea suffisamment près, elle se risqua à signaler sa présence en frappant deux petits coups sur la porte.

La réaction provoquée dépassa légèrement ses attentes : les bruits de pas perdirent leur rythme, s'emmêlèrent et finirent en un magnifique vacarme qui résonna pendant plusieurs secondes. L'inconnu avait semble-t-il trébuché, surpris par le signal de Maryse. Peu après un grincement de porte lointain se fit entendre, suivi d'un sifflement glacial qui donna des frissons à Maryse. L'inconnu murmura un juron que Maryse ne connaissait pas, mais elle put identifier la voix encore immature d'un jeune garçon, et il se mit à courir. D'autres bruits de pas le poursuivirent. Une minute plus tard, le calme était revenu.

Les nuits suivantes furent froides et silencieuses. Ce fut seulement au



bout d'une semaine que Maryse entendit de nouveau les pas de l'intrus. Elle les reconnut immédiatement à leur rythme mélodieux. Elle se risqua de nouveau à frapper quelques petits coups sur la porte, mais cette fois l'intrus devait s'y attendre car il ne trébucha pas. Il s'arrêta simplement de l'autre côté de la porte. Maryse pouvait discerner l'ombre de ses pieds au ras du sol.

"Arrête de me déranger, lui murmura la voix. Ils m'ont attrapé à cause de toi l'autre jour. S'ils me surprennent encore, je suis mort!"

Maryse n'osait pas répondre. Il y avait tellement longtemps qu'elle n'avait pas parlé à quelqu'un. Elle redonna deux petits coups contre la porte en guise de réponse.

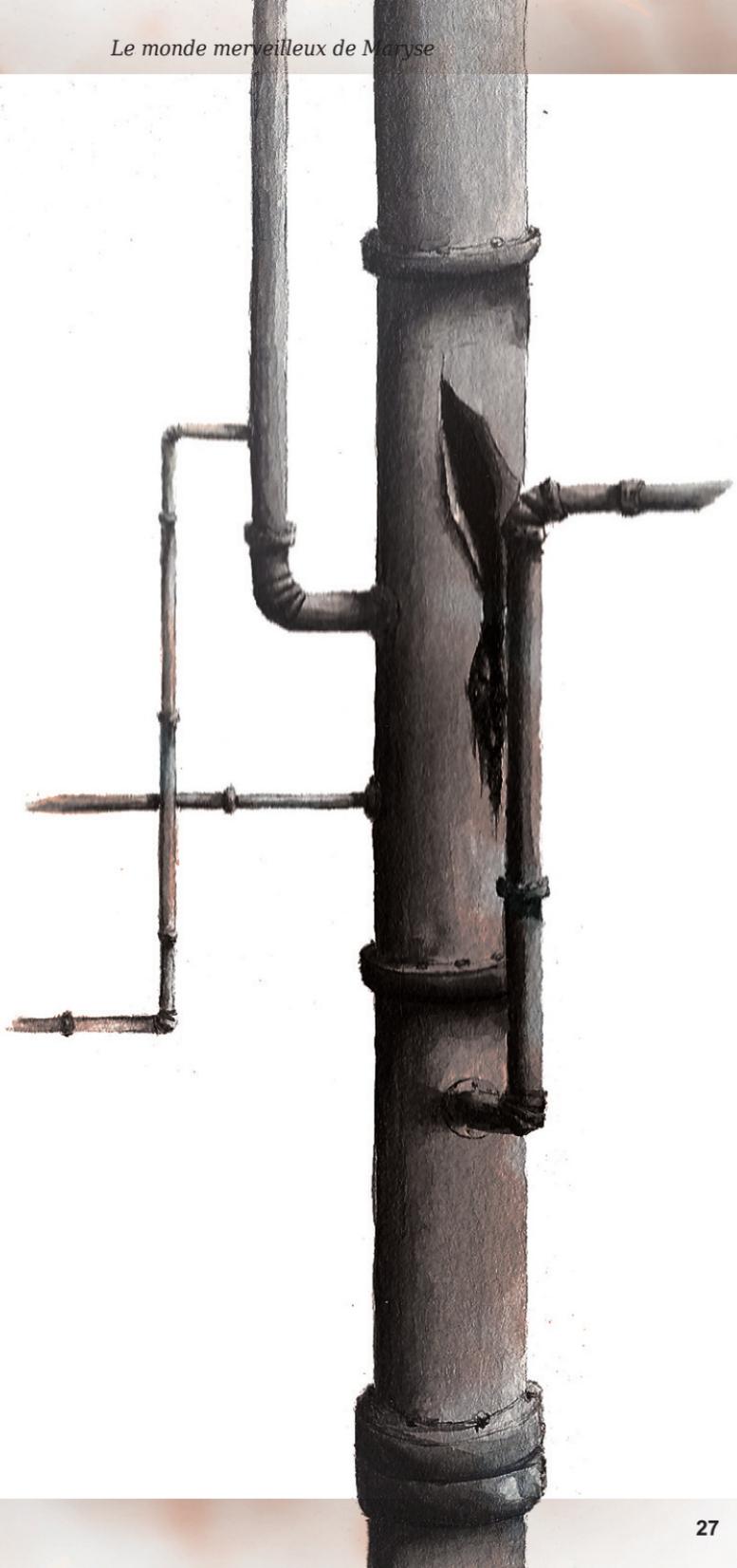
"Tu es sourde ou quoi ? lui répondit aussitôt le garçon. Je viens de te dire d'arrêter !"

Maryse ne bougea pas, soudain terrorisée à l'idée qu'il puisse s'introduire de force dans sa cellule. Mais les minutes passèrent, en silence, et l'intrus ne semblait pas vouloir tenter quoi que ce soit.

"Ah, c'est sans espoir ! soupira-t-il simplement. Vous êtes tous pareils ! Allez prends ça et laisse moi tranquille."

Il glissa par la fente au bas de la porte un petit paquet puis s'éloigna rapidement. Maryse reconnut immédiatement l'objet : un paquet de biscuits au beurre, ses préférés. Elle l'attrapa hâtivement de peur qu'il ne lui soit repris. Elle passa le reste de la nuit à savourer un à un les biscuits en remerciant intérieurement son bienfaiteur. Depuis son arrivée ici elle avait mangé uniquement des aliments détestables. Mais en cette nuit, enfin elle se sentit revivre, un peu.

Depuis ce jour, Maryse ne dormait plus. Elle qui avait autrefois redouté la nuit, elle l'attendait maintenant avec impatience. Elle restait éveillée des heures durant, assise sur son tabouret, l'oreille collée à la porte, prête à signaler sa présence aux furtifs bruits de pas. L'intrus s'était également habitué au signal de la petite fille. C'était devenu une sorte de jeu : il essayait de s'approcher de la porte de Maryse le plus possible sans qu'elle ne le remarque. S'il arrivait jusqu'à elle, il remportait le jeu. Dans le cas contraire c'est elle qui gagnait et il lui cédait un paquet de biscuits supplémentaire. Ils ne parlaient pas beaucoup, et jamais de choses importantes. Ils se contentaient de petites remarques, d'allusions, de sous-entendus... Jamais l'intrus n'essaya d'ouvrir la porte, ni même ne lui demanda de le faire. Et surtout, jamais ils ne se posèrent la question



qui semblait pourtant la plus importante : "Qui es-tu ?". Toutes ces petites choses mettaient peu à peu Maryse en confiance.

Un mois plus tard, Maryse commença à être rongée par une soudaine curiosité. Elle voulait savoir qui se cachait derrière la porte. Chaque fois qu'elle discutait avec le mystérieux garçon, ses doigts glissaient machinalement vers la poignée pour l'ouvrir. Elle se ravisait toujours au dernier moment par un sursaut de volonté (ou de peur). Mais il arriva un jour où elle ne put plus se retenir...

"Tu gagnes presque à tous les coups ! disait Maryse à l'intrus tout en caressant nerveusement la poignée. Comment fais-tu pour être aussi silencieux ?

- Je me suis beaucoup entraîné tu sais. Ça fait longtemps, très longtemps que je suis ici.

- Tu crois que je pourrais apprendre moi aussi ?"

La petite main de Maryse s'était maintenant refermée sur l'acier froid de la poignée.

"Oui, mais il faut être prêt pour cela. Si tu fais la moindre erreur, ils t'attraperont.

- Ils ?

- Les gardiens !"

Maryse tira machinalement la poignée par un petit coup sec. Un léger déclic annonça l'ouverture de la porte. Il fut aussitôt accompagné d'un mouvement rapide de l'autre côté et de pas de courses. Par réflexe, Maryse tira sur la porte de toutes ses forces pour s'élancer à la poursuite de l'intrus. Mais elle fut immédiatement stoppée de terreur. La porte s'était ouverte telle une bouche béante sur un gigantesque couloir. Il s'étirait devant elle en un boyau monstrueux jusqu'à se perdre dans l'obscurité. De toutes parts s'élevaient des colonnes difformes soutenant un plafond bien trop haut pour être visible. Et des portes, des milliers de portes, couvraient les murs dans des perspectives totalement chaotiques.

Viens.

Un souffle chaud et humide enveloppa la petite fille. Le couloir lui parlait.

Viens nous rejoindre.

Maryse sentit des milliers de paires d'yeux se tourner vers elle. Derrière chaque porte se tenait un enfant et Maryse était devenue le centre de leur attention.

Il faut sortir.

Mais elle ne pouvait pas. Ses jambes tremblaient comme des feuilles et très vite la fillette s'écroula. Elle eut juste assez de force pour repousser la porte pour se couper de la vision cauchemardesque qui l'accablait. Un soupir de déception parcourut le couloir, et Maryse s'endormit.

Les nuits suivantes furent glaciales et solitaires. Les murmures du couloir venaient hanter en permanence la jeune fille. Ils s'infiltraient jusque sous son oreiller où elle pensait pourtant être en sécurité. Et parfois, au plus profond de la nuit, une sombre vision du cauchemar qu'elle avait vécu s'immisçait jusque sous ses paupières. Durant tout ce temps, l'intrus ne se montra pas. Maryse devint peu à peu convaincue qu'il ne reviendrait pas. Elle lui avait fait peur.

Pourtant, environ deux mois plus tard, alors que Maryse avait perdu tout espoir de le revoir, il réapparut de nouveau. Ce fut un passage rapide et soudain. Elle ne l'avait pas entendu s'approcher. Il se contenta de lui glisser un paquet de gâteaux et avant même qu'elle puisse réagir il était déjà parti. Ces passages surprises durèrent encore quelques semaines. Maryse avait beau rester l'oreille collée à la porte, elle n'arrivait jamais à anticiper ses venues. Et bien qu'elle tentât à chaque fois de le retenir en signalant sa présence ou en tentant de lui parler, il ne s'attardait jamais. Et puis un jour, les règles du jeu changèrent.

Comme d'habitude l'intrus déposa en silence un paquet de biscuits et disparut aussitôt, mais cette fois le paquet était vide. La frustration de Maryse fut vite remplacée par de la curiosité lorsqu'elle remarqua qu'un petit bout de papier était déposé au fond du paquet. Un plan, dessiné grossièrement par la main d'un enfant. De grands traits plus ou moins droits représentaient a priori le couloir qui terrifiait Maryse. Une petite fille était dessinée en rouge, sans doute pour désigner l'emplacement sa chambre. Non loin, une autre marque rouge représentait ce qu'il semblait être un tas de biscuits. Et de petits points bleus reliaient Maryse aux biscuits. Le message était suffisamment clair pour la fillette, et pourtant elle ne voulait pas l'accepter. Si elle voulait les biscuits, elle devait sortir les chercher. Sortir... La vision d'horreur du couloir lui revint aussitôt et elle courut se blottir dans ses draps, tremblante comme une feuille.

Elle attendit plusieurs jours en espérant le retour de l'intrus. Elle voulait lui demander de le lui apporter les biscuits jusqu'à sa chambre. Mais il ne vint plus. Et l'envie grandit de plus en plus en elle. Elle rêvait du goût légèrement sucré des biscuits, de leur croûte craquant sous la dent, du

plaisir qu'elle prenait à chaque bouchée... Ici, c'était son seul plaisir. Après une semaine d'abstinence, la tentation était devenue trop forte pour qu'elle puisse l'ignorer. Même l'horreur du couloir ne suffisait plus à la dissuader. Elle attendit le soir, lorsque plus aucun bruit ne filtrait à travers la porte. Elle étudia attentivement le plan pour être sûr de savoir où aller puis le rangea dans la seule poche qu'offrait sa tunique. Elle utilisa un drap comme une cape, espérant que cela suffirait à la protéger des regards curieux et malsains. Et puis, le cœur battant, elle ouvrit la porte...

Le courage de la fillette fut presque instantanément balayé par le souffle moite du couloir. Elle dut rassembler toute sa volonté et s'enrouler dans ses draps jusqu'à l'étouffement pour arriver à faire le premier pas hors de sa cellule. Mais dès lors que son pied effleura le carrelage poisseux du couloir, le calme revint. Elle était sortie, enfin.

Son champ de vision était très limité par le drap qui recouvrait sa tête, mais elle n'osa pas lever les yeux. Elle se contenta de fixer le sol et de suivre instinctivement le chemin qui était tracé sur le plan. Elle sentait des ombres s'agiter derrière les portes et des milliers d'yeux se braquer sur elle. Au moindre faux pas, ils se jetteraient sur elle pour réduire son esprit en lambeaux. Parfois, durant sa lente progression, elle surprenait un soupire incertain ou des bruits de pas étouffés derrière les lourdes portes métalliques qui s'alignaient sur le bord du couloir. Elle ne s'arrêtait jamais de peur que l'une des portes puisse s'ouvrir sur une créature monstrueuse. Bientôt, beaucoup plus vite qu'elle ne s'y attendait en fait, elle atteignit le croisement qui était indiqué sur le plan. Un étroit passage s'éloignait sur sa droite alors que le couloir principal continuait inlassablement droit devant. Elle s'approcha de l'angle que formaient les deux couloirs et chercha sur le sol un quelconque indice qui lui dévoilerait l'emplacement des biscuits. Très vite elle repéra une petite boîte cachée dans une aspérité du mur. Elle se jeta dessus et l'ouvrit sans réfléchir, brûlant d'impatience de sentir de nouveau la délicieuse sensation d'un biscuit fondant contre son palais. La boîte était effectivement pleine de biscuits. Dans son empressement, Maryse ne remarqua pas la couverture glisser au sol, ni le plan s'échapper de sa poche et être aspiré vicieusement par une petite bouche d'évacuation située près du sol.

"Tu ne devrais pas faire ça ici ! Ils vont te trouver !"





La surprise fut telle que la jeune fille faillit s'étouffer. La voix était celle du garçon qui lui avait apporté les biscuits. Et il se tenait là, à quelques mètres, caché dans l'obscurité du petit couloir. Elle arrivait à peine à distinguer sa silhouette mais elle lui semblait étrangement difforme, et surtout beaucoup trop grande pour quelqu'un qui avait la voix d'un garçon de 10 ans ! Ses bras, exagérément étirés, se balançaient lentement de part et d'autre de son torse sans pour autant causer le moindre bruit. "Comment tu t'appelles ?" fut la seule chose que trouva à dire Maryse. Le garçon resta un moment silencieux comme si la réponse n'était pas évidente à trouver.

"Toi tu t'appelles Maryse."

Ce n'était pas une réponse, mais la fillette s'en contenta. Elle était à la fois rassurée par sa présence et paniquée à l'idée d'être exposée ainsi au milieu du couloir.

"Comment as-tu fait pour deviner ?

- Il me l'a dit."

Il ? Soudain tout se bouscula dans la tête de la jeune fille. *Il* était ici ? *Il* l'avait retrouvée ! Et le garçon était son espion ! *Il* devait être là et la guetter ! Elle poussa un hurlement et jeta les biscuits en direction du garçon. Il eut un mouvement de recul et trébucha sur les escaliers qui se trouvaient derrière lui. En réponse à l'agitation, une étrange clameur s'éleva du fond du couloir, rapidement suivie par une autre clameur venant de quelque part au-dessus, puis d'une autre sur la gauche, et une autre... Bientôt la totalité du couloir principal fut submergée des bruits étranges que Maryse n'arrivait pas à identifier. Elle sentit également les habitants de chaque cellule s'agiter. De toutes parts, des lucarnes s'ouvraient accompagnant des ricanements étouffés par les portes. Même l'étrange tuyauterie qui serpentait sur les murs sembla prendre vie et se tourner lentement vers la fillette.

"Il faut partir !" lui lança le garçon en l'attrapant par le bras. Mais Maryse ne lui faisait pas confiance. Elle le repoussa violemment et courut dans la seule direction qui semblait pouvoir la mettre à l'abri : l'étroit couloir qui plongeait dans l'obscurité. Elle courut presque à l'aveuglette pendant quelques minutes sans oser vérifier si le garçon la suivait. Une fois passé les escaliers, le couloir serpentait dans des directions invraisemblables si bien que Maryse perdit rapidement tout sens de l'orientation. Elle croisa à plusieurs reprises de petites bouches d'aérations grillagées situées près

du sol par lesquelles elle crut apercevoir des yeux l'observer. Sa peur n'en fut que plus grande et elle courut d'autant plus vite. Jusqu'à ce qu'elle atteigne le bout de couloir.

Une porte immense, disproportionnée par rapport à la taille du couloir, jaillit soudainement devant la fillette. Elle n'eut pas assez de réflexe pour s'arrêter et la heurta en pleine course. Le choc renvoya Maryse sur le dos et déclencha l'ouverture de la porte. Une brise fraîche pénétra aussitôt dans le couloir, balayant l'air moite qui régnait en ces lieux et annihilant par une volonté invisible toutes les clameurs. Bientôt, le silence était de nouveau maître des lieux. Mais ce n'était plus le même silence. Celui-là était apaisant, porteur de quiétude et de répit. C'était un silence nocturne, car la porte s'était ouverte sur l'extérieur, alors plongé dans la nuit. Maryse en prit vite conscience et se releva en frottant sa tête



meurtrie. Était-ce vraiment la sortie ? Après avoir vérifié que le garçon ne la suivait pas, elle avança d'un pas chancelant jusqu'à la porte et la franchit. Curieusement, elle n'avait pas peur de sortir. Les couloirs et l'obscurité l'effrayaient beaucoup plus. Et puis elle avait l'intuition qu'une fois à l'extérieur elle serait hors d'atteinte de ses poursuivants. Mais la réalité était tout autre...

Aussitôt dehors, la fillette se figea. Elle n'était pas sauvée, au contraire. La porte donnait sur une vaste cour plongée dans la pénombre et dont elle avait du mal à voir les extrémités. En son centre s'élevait un arbre mort aux branches difformes qui se dressaient vers le ciel comme pour chercher à attraper dans leurs doigts malveillants les oiseaux qui voleraient un peu trop bas. Mais ce qui effrayait le plus Maryse c'était l'homme qui se trouvait assis sur un banc, juste en dessous de l'arbre. Il était vêtu d'une simple tunique grise et son visage était perdu sous des cheveux et une barbe blanche qui cascadaient jusque sur son torse.

"Approche" lui dit-il.

Maryse ne sut pas trop s'il s'agissait d'un ordre ou d'une simple invitation, mais elle obéit machinalement. Ce faisant, elle sentit des milliers de regards se braquer de nouveau sur elle. Mais cette fois elle eut la sensation qu'ils venaient du sol. En jetant un regard en coin elle eut alors une véritable vision d'horreur : des centaines, peut-être des milliers, de fleurs jaillissaient parmi les herbes mortes et exhibaient des bulbes ensanglantés en tout point semblables à des yeux. Le pire était qu'elles semblaient suivre la fillette dans sa progression. Chaque bulbe pivotait lentement pour ne pas la perdre de vue. Mais malgré son effroi ses jambes continuaient inlassablement à la guider vers l'homme. Il s'était levé. Sa tête était inclinée vers l'avant, plongeant son visage dans l'ombre.

Maryse était maintenant arrivée à moins d'un mètre de lui. Elle gardait ses yeux fixés sur le banc, refusant d'affronter la vision de ce qui l'entourait.

"Cela fait bien longtemps que tu n'étais pas venue dans le jardin" lui dit l'homme.

Elle était donc déjà venue ? Mais quand ? Et pourquoi ?

"Tu es restée longtemps dans ta chambre, je m'inquiétais. Mais heureusement j'ai appris que tu aimais les biscuits et que tu profitais pleinement de mes réserves." Ce disant, il semblait sourire. "J'ai longtemps essayé d'interdire l'accès des réserves à Jonathan, mais il est

bien plus têtue qu'une mule. Presque autant que toi!"

L'homme semblait soudain familier, et bienveillant. C'était la première fois depuis longtemps que Maryse se sentait en sécurité. Elle releva légèrement les yeux et remarqua que les fleurs avaient retrouvé leur aspect végétal et indifférent.

"Viens t'asseoir maintenant. Tu dois avoir beaucoup de choses à me dire." Et il l'invita à prendre place sur le banc tout en s'y asseyant lui-même. La fillette accepta l'invitation, même si elle n'avait pas vraiment envie de parler. Elle nota tout de même que le visage de l'homme lui était toujours inaccessible. Trop d'ombres couvraient ses traits. Cela ne la gêna pas plus que ça. La chaleur que dégageait l'homme lui faisait du bien au milieu de la nuit.

"Cette fois tu es restée vraiment longtemps sans venir me voir. J'ai presque eu peur que tu ne reviennes plus."

En entendant cela Maryse comprit que quelque chose n'allait pas. Elle avait déjà vécu cette scène. Encore une fois... elle se souvenait. Elle eut soudain beaucoup trop chaud. Elle voulut se lever mais elle s'aperçut alors qu'elle était retenue par les bras de l'homme. Ou étaient-ce ses souvenirs qui la retenaient.

"*Tu es comme les autres, tu reviens toujours.*" C'était il y a longtemps déjà, mais cela lui semblait encore trop proche. "*Tu ne vas pas repartir maintenant, on vient juste de se retrouver.*"

Non, elle ne voulait pas rester. Il était revenu. Elle devait aller... ailleurs. *Tic, tac, tic, tac...* Le grincement d'une montre collée aux oreilles de la fillette captait maintenant toute son attention. Telle une clé, ce son déverrouilla chaque porte close de l'esprit de la fillette. Elle se souvint alors de la fois précédente, et de celle d'avant, et d'encore avant... Il avait raison, elle revenait à chaque fois! Elle le détestait, mais elle revenait quand même. Et comme à chaque fois, son âme quittait temporairement son corps fébrile, laissant Maryse telle une coquille vide à la merci de son possesseur. *Tic, tac, tic...* Les fleurs se délectaient du spectacle. Et le temps passait, lentement...

"Tu es encore là? demanda l'homme d'une voix amusée. Tu vas te faire gronder si tu ne rentres pas maintenant. Nous reparlerons plus tard."

Maryse était toujours assise sur le banc. Elle ne se souvenait pas depuis combien de temps elle était là. Elle se leva machinalement, sans jeter le moindre regard à son voisin, et d'un pas lent elle traversa la cour. Sur son

passage, plusieurs fleurs dressèrent leur gros bulbe curieux pour mieux l'observer. La honte avait remplacé la peur, et désormais Maryse marchait tête baissée par peur d'être reconnue. Mais elle ne pouvait pas échapper à l'intérêt malsain que lui portaient les fleurs... Alors elle continuait à marcher. La porte de la cour lui sembla beaucoup plus éloignée que dans ses souvenirs. Ou peut-être avançait-elle plus lentement ? Et toujours, dans son dos, elle entendait la montre de l'homme lui compter lentement le temps.

Jonathan attendait juste derrière la porte, dans l'obscurité du couloir.

"C'est toujours difficile les premières fois, lui dit-il simplement."

Mais Maryse n'écoutait pas vraiment. Elle continua sa lente progression vers sa chambre, vers sa cellule. Les autres habitants des couloirs la regardaient progresser avec mépris ou amusement, elle pouvait le sentir même sans les voir.

Lorsqu'elle fut arrivée, elle referma la porte derrière elle, se réfugia dans son lit et ne le quitterait plus pendant des jours. Elle resterait là pendant longtemps encore, où elle était en sécurité. Elle écouterait les bruits de pas dans le couloir. Elle guetterait parfois d'une oreille attentive le retour du garçon. Elle attendrait encore, jusqu'au jour où elle sortirait de nouveau.

Et elle savait qu'il l'attendait. Il sera toujours là, quelque part au fond d'un couloir... .

- le voleur d'étoiles -

Mouvement 1

"Un jour il me faudra partir. Que deviendras-tu alors si d'existence tu n'as que moi ? "

Recroquevillé contre les fenêtres teintées par la nuit, le Pantin ne semble pas l'écouter. Mais l'Ombre n'est pas dupe. Elle sait qu'il ne peut se fermer à ses paroles. Il ne peut l'éviter.

"Sauras-tu t'extraire de ce néant où tu te réfugies sans cesse ? J'aimerais pouvoir partir, parfois... Mais je ne peux t'abandonner là. Pas maintenant. La solitude t'écraserait de tout son poids, et alors... L'hiver est si long. Je me demande si le printemps ne nous a pas oubliés.

- Je te hais, répond le Pantin.

- Je sais. Je l'ai su dès que tu m'as appelé. Mais je suis quand même venue. Si j'étais une autre, peut-être pourrais-je te haïr aussi. Mais cela m'est impossible. Je ne suis pas de cette essence.

- Pourtant les choses seraient plus faciles.

- Plus faciles... oui... Mais à quel prix ?

- Les roses auraient déjà dû s'ouvrir...

* s'ouvrir... *

- Mais l'hiver, toujours. Je n'ai ni chaleur ni lumière à t'offrir. Je fais un bien piètre confident finalement...

- Je suis fatigué."

Le Pantin quitte son perchoir et s'éloigne de l'Ombre, oscillante devant le réveil du matin.

"Le ciel s'éclaircit. Je ne connais pas la lassitude. Quel sentiment merveilleux que de ne rien vouloir d'autre que rien. S'éteindre au monde, s'ouvrir aux rêves.

- Et ne plus être..."

Le Pantin sort.



FRAGMENTATION



Mouvement 2

L'air est glacial en cette saison. Mais le Pantin ne le craint pas. Il longe les quais, comme chaque matin, indifférent aux morsures du gel et aux sifflements du vent.

Seuls l'intéressent la blancheur du ciel et les reflets incertains de la rivière, étrange monde onirique pourtant si proche de la réalité.

"Qu'il serait facile de s'y fondre..."

Mais pas maintenant. Ce jour est trop attrayant pour l'abandonner si tôt. Ainsi, il reprend son errance silencieuse.

Chaque jour, depuis que le passé est devenu mémoire, défilent devant lui routes et lampadaires tels des ombres perdues dans cet étrange monde citadin. Il pourrait abandonner...

* tu aurais dû abandonner *

...mais il n'a toujours pas trouvé de réponse. Quelle en est la question ? Lui-même l'ignore. Il sait simplement qu'un autre l'attend encore ici. Dans la solitude d'une ruelle ? Au détour d'un pont ? Peut-être. Le destin le fait-il encore patienter, et il n'a d'autre choix que de recommencer, encore et encore. Seul. Seul avec lui-même et cet être qui le visite parfois.

"Je n'ai pas de nom. Je n'ai pas de visage. Je suis une ombre dont l'existence n'a plus de signification dès lors que cesse ta pensée."

Dépasser le tribunal. Tourner à gauche. Conquérir le béton. Traverser. Longer l'eau. Traverser. Marcher encore. Respirer. Monter. Une marche puis une autre. Contempler les nuages. Respirer. Continuer de monter. Voir le jour. Ignorer la douleur et... continuer.

Tout semble si banal et pourtant... En ce jour, il sait qu'un changement se produira. Du moins, il l'espère. Mais l'hiver, toujours l'hiver. Et le sommet qui approche. Rien n'a changé finalement.

La nuit n'en est que plus amère. Les rêves sont mauvais compagnons et il ne veut pas voir l'Ombre. Il préfère rester seul.

Mouvement 3

Les jours défilent mais ne font qu'un. Les saisons... Quelles saisons ? L'hiver seul peut exister ici.

Et pourtant...

En ce matin, l'aube se réchauffe. Est-ce seulement possible ? Les scintillements de l'eau se confondent aux étoiles. Le parfum des fleurs, le chant des oiseaux... Ils semblent encore lointains, pourtant ils se rapprochent.

Et puis, sur ce paysage renaissant, une nouvelle présence...

Ses yeux, il ne peut s'en détacher. Quelque chose dans son regard lui dit que... Ou est-ce son sourire ? Tout se fond dans la douce lumière du réveil. Le Poète ne possède ni artifice ni parure, mais sa présence suffit à défier la léthargie de ce monde.

"Pour moi qui vient du soleil, cet univers me paraît bien triste. Cruel même. Mais tu y sembles indifférent ? Viens-tu donc du froid ?

- J'en fais parti, je ne l'ai pas choisi. On ne choisit jamais..."

Le vent se lève de nouveau. La présence du Poète devient incertaine, mais le Pantin ne veut pas le laisser disparaître.

"Attends, lui demande-t-il, encore un peu..."

- Je ne pars pas, c'est toi qui me fuis.

- C'est juste que... je ne suis pas familier avec cette présence. Comment t'es-tu égaré en ce lieu ?

- Egaré est le fou qui cherche son chemin. Mais je ne suis pas fou, je pense. Et mon chemin, il me mène là où je le guide.

- Alors ce n'est pas le hasard qui t'a placé ici.
- C'est ton chemin. C'est toi qui m'y as placé. L'appel d'un passé, l'appel d'un printemps. Ecoute-toi."

Le Pantin ne dit rien. La moindre pensée pourrait faire disparaître cet inconnu. Ses yeux le rassurent. Pouvoir s'approcher ainsi du ciel est rare. Il sait que la Terre rejoindra ses pieds, bientôt. Mais en cet instant, le temps n'existe pas. Qui est-il, ce Poète ?



Mouvement 4

"Je serai là quand tu me chercheras, m'a-t-il dit. Puis la Terre a repris ses droits et il s'en est allé.

- Mais il n'a pas disparu. Je le sens, ce rêve est plus doux. As-tu peur ? demande l'Ombre. Cette rencontre l'intrigue, le Pantin ne lui parle jamais autant.

- Je ne sais pas. C'est le doute qui m'envahit, la peur n'est que l'une des conséquences.

- Tu sais, les étoiles pourraient bien scintiller de nouveau. Et alors..."

Le rêve se fige. Un grondement lointain assombrit la pensée du Pantin.

"Et alors tu ne seras plus."



La route ne paraît plus si longue désormais. Souvent, le Poète l'attend au détour d'une rue pour l'accompagner. Parfois, il ne vient pas. Mais son absence n'est jamais très longue et il sait l'attendre.

Le Pantin lui parle parfois de lui, ou de son monde. Jamais directement, jamais distinctement. Mais le Poète semble comprendre, et continue de l'écouter. Cette porte depuis si longtemps condamnée faiblit peu à peu.

"...et l'Océan m'appelle parfois, raconte le Pantin, mais je sais que le rejoindre signifierait ne plus revenir. N'as-tu jamais eu cette impression que l'on t'attend ailleurs ?

- Je suis né sous les eaux, et j'ai vu le soleil. Je sais où est ma place et je sais quand il me faudra y retourner.

- J'espère que ce moment ne viendra pas avant longtemps.

- En tout cas il n'est pas encore venu. Mais nos chemins se séparent ici, pour aujourd'hui.

- Et nous nous reverrons, bientôt."

Mouvement 5 ~ Inexistence

Et le Pantin le regarde partir, comme à chaque fois, avec cette pensée incertaine qu'il pourrait ne jamais le retrouver. Cette pensée le terrifie, non pas par crainte de l'éventuelle perte, mais par constat de ce sentiment jusqu'alors inconnu qui s'immisce au plus profond de lui. Il sait que le changement est inévitable, mais il ne le réalise réellement qu'en suivant un rêve, par une nuit plus sombre.

"Cela pourrait être dangereux, lui dit calmement l'Ombre, tu en as conscience mais tu refuses de l'admettre."

L'Ombre se confond avec l'obscurité. Quelque chose d'inquiétant la suit, à la manière d'une odeur dont on ne peut se défaire.

"Se donner ainsi, se réfugier dans une existence qui t'est inconnue...
Comprends-tu jusqu'où cela pourrait te mener ? Comprends-tu où cela me mènera ?

- Mais je te l'ai déjà dit...

* je te hais plus que quiconque en ce monde *

- Oui, je me souviens. Alors tu ne me regretteras pas. Je suis contente, même si le bonheur m'est interdit. Je sens la nuit m'étreindre.

- Tu sais, je ne l'ai pas voulu.

- Moi je le voulais. Vas donc. Vas retrouver celui que tu as appelé. Les arbres fleurissent."

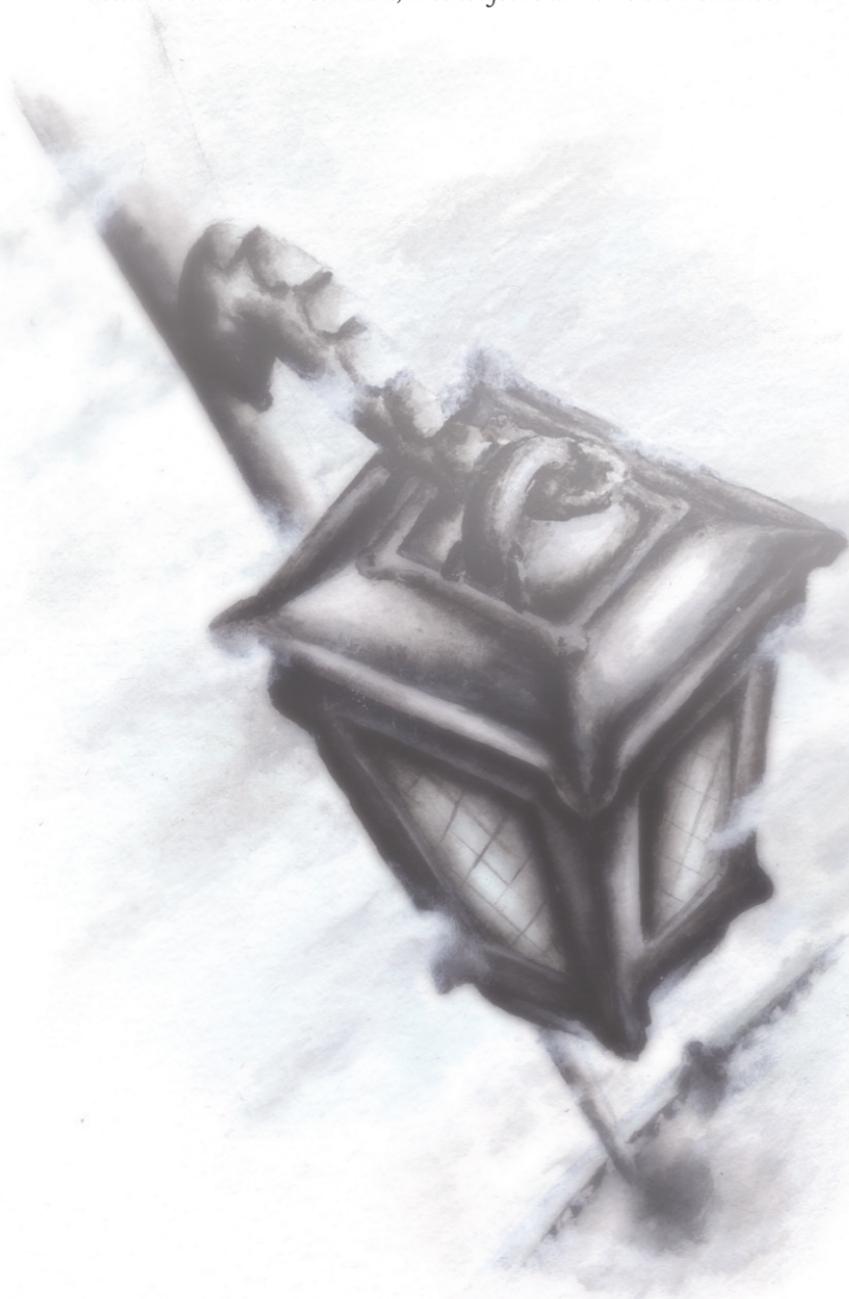
L'Ombre effleure son visage, comme elle le fait si souvent avant de le quitter. Mais sa main n'a ni chaleur ni substance. Elle n'est tout au plus qu'une image floue d'un au revoir. Le Pantin veut la retenir, un peu, mais son étreinte ne rencontre que l'inexistence.

* n'aie pas peur, ce n'est pas une fin *



Mouvement 6

Le jour suivant paraît maussade. Pourtant le Poète est encore là, immobile et immuable. Il attend, perdu dans la contemplation de ce monde étranger. Il accueille le Pantin en souriant, avec toujours la même bienveillance.



"Si seulement je pouvais te haïr toi aussi..."

- Je ne comprends pas trop ta plainte, avoue le Poète, mais cela n'a guère d'importance. As-tu remarqué ? La brume se disperse, les arbres changent. Je sais que le printemps approche.

- Je me demande... Sera-t-il un jour assez près de moi pour que je puisse le respirer enfin ?

- Il n'en revient qu'à toi d'aller vers lui."

Et le Poète lui tend la main.

"Viens avec moi."

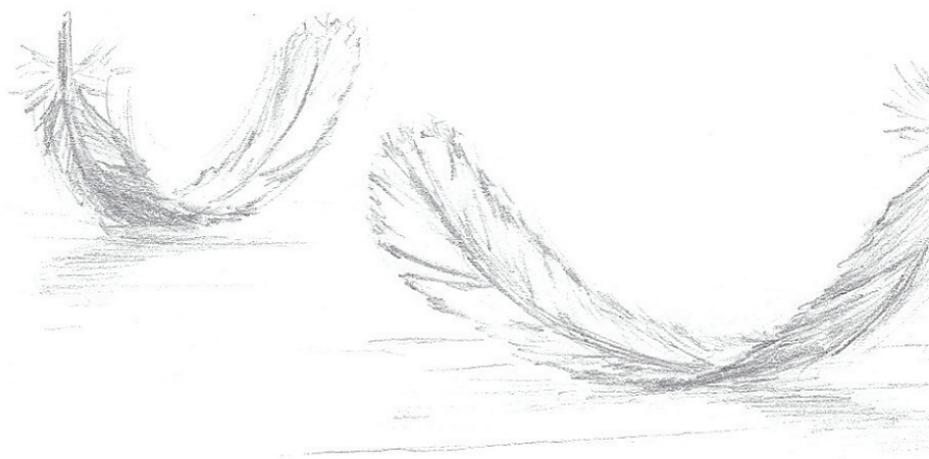
* comme autrefois *

Et les doutes s'envolent. L'hiver se fait moins dense, la neige devient eau et le blanc retrouve ses couleurs.

Le voyage n'est finalement pas si long. Il suffit de quelques pas pour toucher à la douceur de l'herbe, s'enivrer des essences florales et accueillir le soleil. Quelle étoile majestueuse et terrifiante, trônant dans cet océan immaculé comme un phare vers la vie. Le Pantin n'en avait que peu de souvenirs, mais maintenant il se souvient de ce temps. Autrefois, avant la peur et la solitude, avant que l'hiver ne vienne.

Un souffle chaleureux parcourt maintenant son corps alors qu'il suit le Poète vers l'avenir, sans jamais lâcher sa main. Sans jamais s'éloigner.

FRAGMENTATION



Mouvement 7

Lorsque le crépuscule embrase l'horizon, le Poète s'arrête. Ils ont atteint le sommet.

"Voilà, dit le Poète, ici finit ce chemin et ici commence une autre route. C'est étrange cependant. Le ciel reste impénétrable. Le ciel aurait dû s'éveiller..."

Et soudain le Pantin réalise ce qui vient de se passer, ou ce qui doit arriver. Il a quitté l'hiver, il a abandonné l'Ombre de son monde. Mais il ne l'a pas encore libérée, car il est le seul à pouvoir donner le repos à celle qui fut toujours là pour l'écouter.

"Elles ne reviendront pas ce soir, dit-il au Poète. Je ne peux pas les libérer maintenant, il me faut revenir à l'hiver une dernière fois. M'attendras-tu ici ?"

Le Poète ne répond pas. Il sourit toujours, mais son regard s'échappe vers le lointain.

"Je croyais que tu comprendrais. Maintenant que je t'ai montré la route, c'est à toi de la découvrir. Mon rôle s'est arrêté depuis longtemps déjà..."

Le grondement. Les éclairs. Le chaos assombrit le ciel et les hurlements de l'orage couvrent les paroles du Poète. Sa main fait place au vide. Le Pantin veut le rattraper, mais le vent l'emporte. Le froid revient. Il doit le rattraper. Les grondements, le vent. L'hiver revient. Le Poète s'éloigne. Il crie, mais ce monde est trop fort.

Le Poète n'est plus.

Mouvement 8 ~ La Naissance

"Il fut un temps où j'occupais mes nuits à parler aux étoiles. J'entends encore leurs murmures bercer mes rêves. Le jour m'habillait de sa lumière et j'étais heureux... je crois... J'étais pleinement de ce monde, mon cœur ancré au plus profond de la Terre. A cette époque, les arbres me souriaient."

L'Ombre est inquiète en l'écoutant, mais le Pantin ne craint plus les mots.

Il continue :

"Mais vint un jour où le poids du soleil devint trop lourd et sa lumière me fit peur. Mon passé avait disparu. Je ne voulais pas de futur. Quelqu'un... m'appelait. Une ombre grandissante se présenta à moi. Insignifiante au départ, je la vis s'étendre et prendre forme. Le monde s'éloignait. Je l'abandonnais, je n'en avais plus besoin.

- Cette ombre...

- Et j'ai volé les étoiles pour me construire un sanctuaire. Sanctuaire devenu prison au fil des années. L'hiver en devint le maître. Mais je n'avais plus peur. L'avenir n'était plus, et tu étais là. Toujours.

- Née de cette ombre.

- Les étoiles firent de l'ombre un monde. Mais j'entendais encore cet appel. Il m'appelais. Ou peut-être est-ce moi ? Mais c'est l'hiver qui te permit la vie.

- Et si les étoiles s'échappent...

- Si je les libère, la prison se brisera. L'hiver pourra rejoindre le néant, et toi..."

L'Ombre regarde le ciel.

"J'aurais aimé les voir. Juste une fois. Mais nous ne pouvons exister en même temps..."

** je ne veux pas oublier **

Mouvement 9

La première fois est toujours la plus terrifiante.

Le Pantin la regarde s'élever vers la liberté. Un craquement, puis une longue plainte accompagnent l'envol de l'astre. Les nuages saluent son passage en se retirant vers l'horizon. Ainsi commence la fin.

L'Ombre se tient encore à ses côtés. Là, au sommet, à la frontière de l'hiver. Et chaque nouvel espoir qui habille le ciel la rapproche un peu plus du néant. Mais si elle pouvait connaître le bonheur, alors ce moment serait le plus heureux de son existence.

"Ne vois-tu pas les étoiles maintenant ? lui demande le Pantin.

- Je les ressens, car elles sont moi et je deviens elles."

L'hiver s'enflamme. Le Pantin peut maintenant voir l'Océan, son horizon. Un millier de routes pour l'atteindre, un millier de choix, et autant d'étoiles pour l'éclairer.

Quelqu'un d'autre se tient au loin. Quelqu'un qu'il voudrait rejoindre, mais avant...

Il se retourne une dernière fois vers cet être si cher qu'il a tant haï. Il reste encore un dernier éclat, précieusement gardé au creux de ses paumes.

"Une dernière, pour le voyage, vestige de ces années. Ne l'oublie pas."

L'astre s'élève et l'Ombre s'éteint.



Mouvement Final

"Je me souviens de la danse incessante des vagues roulant sous nos pieds, de l'écume éclairant les étendues sous le ciel étoilé, de cette odeur indescriptible enivrant mes sens. Je me souviens de toi. Et je me souviens de ce jour... où tu as rejoint l'Océan...

Il m'a fallu du temps pour oublier les illusions et accepter la vérité. Parfois encore, je m'égare... Mais je ne regrette rien. Ce fut une belle rencontre.

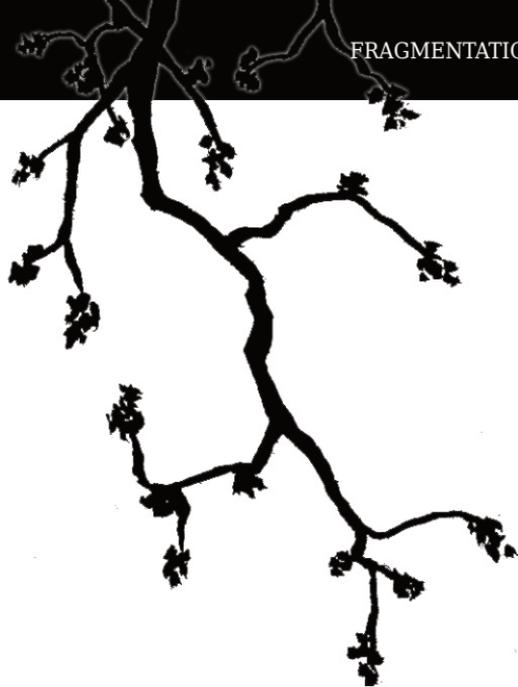
Je me souviens de ta main, toi qui as croisé mon chemin lors de ce printemps. Je n'oublierai pas. La porte est ouverte désormais. Je peux la franchir.

Puis vint le temps des aux revoirs, cet instant si précieux où une route s'achève et une autre naît. Je n'ai plus peur. Je garderai ce souffle que tu m'as donné, et sous les étoiles, je continuerai.

Ce fut une belle rencontre."



** Je n'oublierai pas. **



La pluie ne s'est pas calmée aujourd'hui. Je crois que ça me plaît. J'imaginai mon départ exactement comme ça. Des gouttes serpentent sur les hublots de l'avion, découpant ma vision de Tokyo en une multitude d'images irréelles. Un peu comme le souvenir que j'en garde. La ville, perdue dans la brume d'un début de soirée, semble déjà appartenir au passé. A mon passé. Bientôt l'avion percera le voile nuageux qui me sépare du ciel, et alors je serai réellement parti. Que font Ginko et Keiko, là-bas, sous la brume ? J'imagine très bien Keiko accroupie sur le pas de sa porte, le regard perdu parmi les multiples fantômes qui l'accompagnent sans cesse. Sans doute essaie-t-elle encore de parler aux gouttes de pluie qui ruissellent près d'elle. Quand à Ginko... Peut-être est-il simplement resté auprès de sa sœur. Ou peut-être est-il parti, lui aussi...

J'étais arrivé à Tokyo à la fin de l'hiver. C'était la seconde fois que je venais, et cette seconde fois était en quelque sorte une conséquence de mon premier séjour. Il s'était écoulé presque un an entre mes deux visites, pourtant j'avais l'impression de ne jamais être parti. J'accueillais les rues de la capitale nipponne avec la même sérénité. L'ordre parfait qui y régnait, et qui m'avait troublé la première fois, faisait maintenant partie intégrante de moi, ou plutôt je me fondais en lui tel un pur autochtone. J'attendais sagement le signal vert des feux avant de traverser, je m'alignais en file indienne sur les quais pour attendre l'arrivée du métro, je suivais le sens de la circulation piétonne pour ne surtout pas créer de remous dans l'organisation militaire de la marche. Cet ordre aurait pu paraître d'une rigidité infernale pour le Français que je suis. Néanmoins, il me rassurait. Ma vie avait toujours été d'un tel désordre auparavant, j'avais trouvé dans Tokyo un cadre parfait pour ré-assembler mes pensées.

La brise tiède du début de printemps balayait les rues de la ville. N'ayant pas de destination précise, je déambulais au hasard des rues dans le quartier d'Asakusa. Je n'aimais pas spécialement ce quartier, mais c'est ici que j'avais habité lors de mon premier séjour, alors il m'avait paru logique de commencer ma recherche ici.

Je finis par atteindre le pont Azuma-bashi où je m'arrêtai pour rassembler mes pensées. L'après-midi touchait à sa fin et déjà les dernières lueurs du jour s'effaçaient à l'horizon. Le reflet doré de la flamme couchée de Asahi (qui me faisait plutôt penser à un excrément géant, mais c'est là la force de l'art : chacun peut y voir ce qu'il veut) scintillait dans les eaux obscures du fleuve Sumida. J'y voyais l'image d'un espoir trompeur, comme un faux trésor caché sous des eaux mortelles pour attirer les esprits avarés. J'y voyais le début et la fin de l'espoir de retrouver ce que j'étais venu chercher. Car ce second séjour était motivé par une recherche. Nous étions deux la première fois. Nous étions venus ensemble. Mais j'étais reparti seul, et je m'en étais aperçu trop tard ...



FRAGMENTATION



Nous sommes arrivés bien au-dessus de la brume maintenant. Dans l'obscurité grandissante Tokyo n'est plus qu'un vague fantôme de lumière.



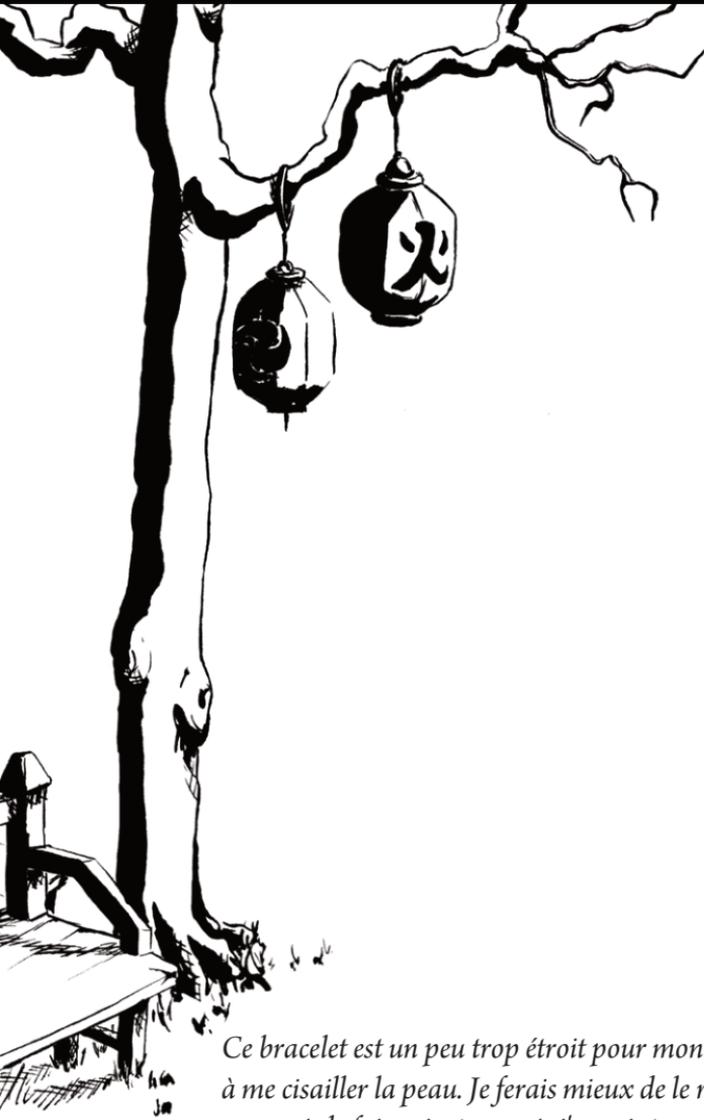
Alors que je me perdais dans les reflets de la rivière sur le pont Azuma, mon attention se détourna pour se poser sur une jeune fille, dont j'estimai l'âge à une dizaine d'années, qui se tenait juste à côté de moi. Bizarrement j'étais incapable de dire depuis quand elle était là. Je ne l'avais pas vue arriver, et je ne comprenais pas très bien pourquoi elle s'était arrêtée si près de moi. Elle regardait la rivière tout comme je la regardais quelques instants plus tôt. Puis son attention se porta à son tour sur moi. Elle tourna la tête si lentement que son geste me parut irréel. Et lorsque son regard croisa le mien j'eus la certitude qu'elle ne me regardait pas, mais plutôt qu'elle regardait à travers moi. "Revenons à la maison, dit-elle en me prenant la main."

Son nom était Keiko.

Je ne sais pas si elle prononça vraiment ces mots ou si je les lus simplement dans son regard. Mais elle prit ma main, et ensemble nous traversâmes le pont. De l'autre côté, adossé contre le mur d'une vieille bâtisse, nous attendait un jeune garçon d'une vingtaine d'années.

Il s'appelait Ginko, je le savais. Je savais également qu'il était le frère de Keiko et qu'il nous attendait. A notre approche il émit un vague "hum" servant à la fois de salutation, d'approbation et d'invitation à le suivre. Puis il abandonna son mur et nous guida à travers les méandres des ruelles de Tokyo. Ses yeux restaient constamment fixés au sol comme s'il s'accrochait à une ligne imaginaire pour ne pas se perdre. Il nous guidait, et nous le suivions sans protester. Je ne saurais dire combien de temps nous errâmes ainsi dans le silence de la nuit. Quelque chose n'était pas réel. Je sentais un malaise m'envahir au fur et à mesure que nous nous enfoncions dans le dédale de la ville. Mais je ne pouvais pas faire demi-tour, j'étais comme plongé dans un rêve dont j'avais perdu tout contrôle. Et finalement nous arrivâmes à la maison.





Ce bracelet est un peu trop étroit pour mon poignet. Il commence à me cisailer la peau. Je ferais mieux de le retirer en attendant de pouvoir le faire ajuster, mais j'aurais trop peur de le perdre. Au final, il n'est pas grand

chose : deux fines cordelettes de cuir agrippant un anneau métallique dont l'éclat a disparu avec le temps. Il en existe des milliers d'autres identiques. Mais celui-ci est un peu spécial. Il est mon dernier lien avec Tokyo. Mon dernier lien avec Keiko et Ginko. Je ne peux pas risquer de le perdre maintenant.

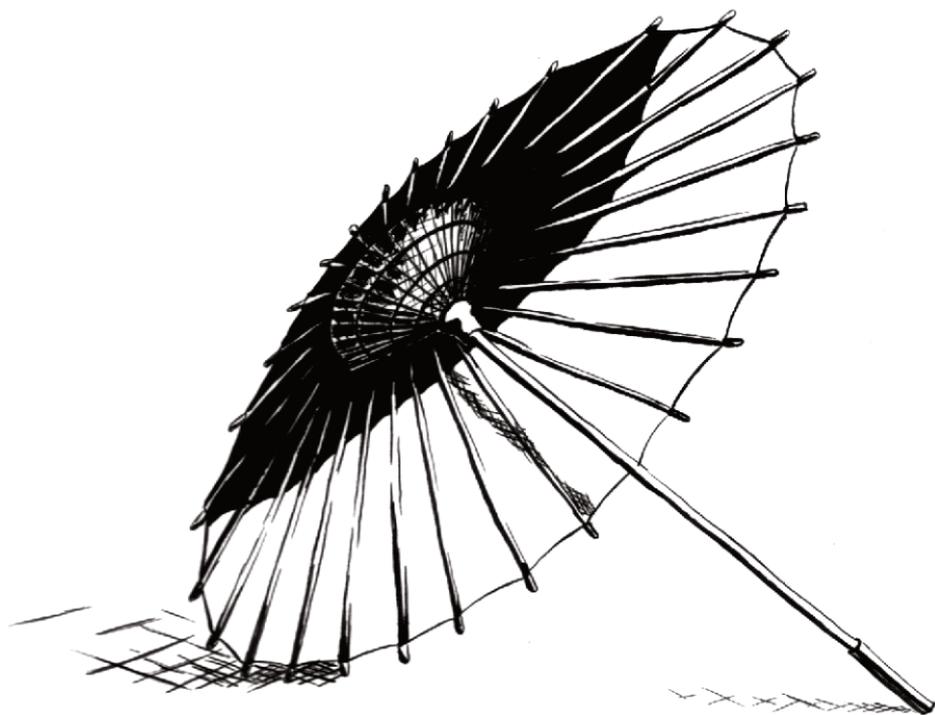
La maison, faite entièrement de bois et de papier, semblait à peine réelle dans la mégapole ultramoderne. Elle était plantée là, entre deux buildings, avec à peine assez de place pour respirer. C'était un peu comme voir un OVNI pour la première fois.

La porte de la maison était ouverte. Il n'y avait personne à l'intérieur, personne pour la garder. Mais cela ne semblait pas poser de problème à Ginko. Comme il disait (ou comme il me dirait plus tard ?) : "Le bruit ne peut pas entrer ici". Je n'avais pas compris immédiatement, mais une fois à l'intérieur ses mots me semblaient évidents. Aucun son ne filtrait à travers les murs. Même le souffle du vent s'estompait, étouffé par le silence. Cette maison était coupée du monde.

Dès l'instant où nous arrivâmes, Keiko m'abandonna pour s'installer sur le pas de la porte. Elle s'accroupit près d'une coupelle dans laquelle gouttait constamment de petites perles d'eau. Elles tombaient du toit. Pourtant je n'avais pas le souvenir qu'il ait plu depuis mon arrivée, et les environs étaient totalement secs. Mais ce mystère ne me déranga pas plus longtemps. Keiko était à sa place dans ce décor fantomatique. Les gouttes d'eau l'étaient également.

Ginko ne se préoccupa pas de sa sœur. Il retira ses chaussures, comme le font tous les japonais avant d'entrer dans un lieu, et les rangea dans un petit meuble prévu à cet effet. Il disparut ensuite dans un couloir sans lumière. Je l'imitai peu de temps après pour le retrouver dans ce qui servait de salle à manger, de cuisine et de chambre. Il était agenouillé près d'une table basse et mangeait distraitement du riz blanc à la lueur d'une bougie. Un autre bol de riz encore fumant était servi. Il était pour moi, car Keiko ne mangeait pas. J'acceptai cette invitation silencieuse et je partageai ce moment avec Ginko. Il ne dit pas le moindre mot mais je pense qu'il était content de retrouver un peu de vie dans cette maison inerte.

Après le repas, il installa un tatami et des couvertures à mon intention. Il se coucha sur son propre tatami et plongea dans le sommeil. J'éteignis la bougie pour ne pas que la lumière le dérange, mais je restai encore éveillé longtemps dans l'obscurité pour contempler sa silhouette faiblement animée par le souffle inaudible de sa respiration. Il était encore vivant. Cela me rassurait.





L'avion traverse de nombreuses turbulences. J'ai du mal à écrire correctement. J'espère que celui qui lira ce journal arrivera à me déchiffrer. Je ne voudrais pas que cette histoire tombe dans l'oubli. Mais peut-être serait-ce préférable ? L'homme assis à côté de moi semble le penser, du moins c'est ainsi que j'interprète ses regards en coin désespérés et ses soupirs. D'une certaine façon ça me rassure : vue de l'extérieur mon histoire ne doit pas être tant dramatique...



Je passais les jours suivants à répéter le même schéma. Ginko disparaissait toujours avant mon réveil et il rentrait bien après la tombée de la nuit. Plusieurs fois il revint avec des contusions et des traces indéfinissables sur ses vêtements. Il ne disait rien de ses journées. Il nettoyait seul ses plaies et ses habits de façon machinale avant de s'effondrer sur son tatami pour une courte nuit. Son quotidien m'échappait totalement, mais j'étais content de le revoir chaque soir. Keiko en revanche se contentait d'attendre. Elle restait assise sur le pas de la porte, les yeux fixés sur la coupelle qui accueillait inlassablement de petites gouttes d'eau sans jamais déborder. Lorsque je sortais, elle se levait simplement pour me donner la main et m'accompagner. Elle ne parlait pas plus que son frère, et cela me convenait parfaitement !

J'occupais donc mes journées à errer dans les rues de Tokyo aux côtés de Keiko. Je cherchais celui que j'avais perdu sans trop savoir par où commencer. Au départ je laissais le destin me guider à l'improviste. Mais, alors que les jours passaient de plus en plus vite et que mes recherches n'avançaient en rien, je décidai d'adopter une stratégie plus efficace. Je n'avais pas pu le perdre n'importe où, il devait m'attendre dans un lieu que j'avais déjà vu lors de ma première venue.

Les rues bruyantes de Shinjuku ou de Shibuya ne m'évoquaient que peu de souvenirs. Mes précédentes visites dans ces quartiers étaient souvent associées à l'alcool et aux soirées, cela pouvant expliquer l'étrange voile qui obscurcissait ma mémoire de ces lieux. Une sombre marée humaine oscillant sous le regard hypnotique de flambeaux électriques, effigies de dieux du capitalisme en tout genre, voilà à peu près les seules images que je gardais enfouies quelque part dans mon cerveau. Je n'aurais pas pu abandonner ici celui que je cherchais.

Le parc Yoyogi, qui s'étend au nord de Shibuya, éveillait des souvenirs plus limpides. J'y étais souvent venu pour pique-niquer, regarder les jeunes japonais déambuler en costume de personnages de manga (ce que l'on appelle le cosplay), ou simplement pour profiter du silence (tout relatif) si rare en cette ville. Je le parcourus donc une nouvelle fois, toujours accompagné de Keiko. Une vieille dame, assise près d'un

ブラザビル

6F



ビデオ

山田ビル

リーチ 麻

コン
セル

ヨドバシカメラ

9F

0
20

étang, m'interpella alors que je passais à proximité. Je ne compris à peu près aucun mot de ce qu'elle dit, pourtant il n'y avait aucun doute : c'était bien à moi qu'elle s'adressait. Son visage était en partie dissimulé sous une ombrelle, mais je pouvais sentir ses yeux me fixer de la même façon que ceux d'un félin. Je la rejoignis donc sur la rive. Elle rigola longtemps (sans que j'en comprenne la raison) tout en fouillant dans un vieux sac noir. Finalement elle en sortit une carte postale qu'elle me tendit.

"Bonjour du bout du monde."

C'était mon écriture ! Il y avait aussi quelques mots en japonais, mais je ne les comprenais pas. Ils n'étaient certainement pas de moi. Je me souvins alors avoir effectivement acheté cette carte peu avant mon départ lors de ma précédente venue. Et je me souvins aussi de cette femme. Plusieurs fois nous avions pique-niqué ensemble dans ce parc, sans jamais vraiment communiquer. Et pourtant j'appréciais sa compagnie et elle devait apprécier la mienne. J'avais sûrement perdu la carte lors de ma dernière visite et elle l'avait gardée tout ce temps. Je la remerciai donc chaleureusement (du moins j'espère qu'elle prit ça pour des remerciements). Mais ce n'était pas cela le but de mon voyage. Il devait être ailleurs.

Soudain je réalisai que Keiko n'était plus avec moi. J'étais incapable de dire à quel moment elle m'avait quitté. Une angoisse m'envahit peu à peu alors que je ne pouvais discerner sa silhouette malgré l'espace dégagé.

Elle était partie.



En y repensant, cette angoisse de la perdre ressemblait fortement à mon appréhension du départ. Ces deux sensations étaient liées sans que je le sache. J'aurais dû comprendre à ce moment.

Et voilà que l'homme assis à mes côtés ronfle maintenant ! Tout cela est-il si insignifiant ? Je me plais encore à croire que non.



Après avoir traversé maintes fois le parc Yoyogi à la recherche de Keiko je décidai de rentrer à la maison pour prévenir Ginko. Mais lorsque j'arrivai, Keiko était assise à sa place habituelle. L'angoisse laissa place à un immense soulagement. Après tout je n'avais pas vraiment de raison de m'inquiéter. Elle connaissait mieux Tokyo que moi.

Ce soir-là Ginko ne se montra pas. Je regardais longtemps son tatami vide avant de trouver le sommeil. Et au matin, il était là. Il avait dû rentrer tard car c'était la première fois que je le trouvais encore endormi en me réveillant. Il avait jeté ses vêtements en désordre sur le sol. Ce n'était pas dans ses habitudes. Certains étaient tâchés d'un rouge sombre et malgré le dégoût que cela m'inspirait, je décidai de leur redonner un aspect plus présentable.

Plus tard dans la matinée, une pluie fine vint caresser la ville. Alors que Ginko n'était toujours pas réveillé, je restai assis sur le rebord de la maison pour écouter le doux bruit des gouttes. De temps à autre, j'entendais Ginko parler dans son sommeil. Plusieurs fois il murmura le nom de sa sœur.

"Keiko"

"Keiko"

Mais cette dernière ne bougea pas. Elle semblait encore plus éloignée du monde qu'elle ne l'était habituellement.

Lorsque Ginko émergea, la journée était déjà bien avancée. Il ne dit rien pour ses habits, pas un remerciement, pas une explication. Mais, pour la première fois depuis mon arrivée, il m'invita à l'accompagner. Keiko n'était plus là, aussi j'acceptai l'invitation de Ginko et nous partîmes sous la pluie qui continuait inlassablement. Durant plusieurs heures je le suivis en toute confiance. Nous n'étions pas vraiment ensemble, il marchait juste devant moi et je me laissais guider. Lorsque le jour commença à décliner nous étions parvenus à Yanaka, un quartier tout droit sorti du passé, enclavé au cœur de la métropole. De minuscules ruelles, où serpentaient de nombreux fils électriques dans un chaos étrangement organisé (dont seuls les Japonais ont le secret), surgissaient un peu partout entre les maisons de bois. Ginko me mena dans l'une d'elle, jusqu'à un minuscule café ouvert sur la rue.

Quelques personnes étaient déjà agenouillées autour de petites tables sur lesquelles fumaient d'attrayants bols de café ou de thé. Nous prîmes place avec les autres et Ginko commanda deux cafés. Le doux son de la pluie filtrait à travers les fenêtres. Il faisait sombre à l'intérieur malgré de petites lanternes disposées sur les tables. Ginko ne dit rien, et pourtant je réalisai à ce moment là que nous étions amis. J'éprouvais cette sensation de confiance que l'on éprouve avec quelqu'un que l'on connaît. En fait j'éprouvais ce sentiment pour ce lieu aussi. Je connaissais déjà ce lieu.

Nous sommes presque arrivés. Bientôt l'avion commencera sa lente descente et je refermerai ce journal. Et ensuite... Qui peut dire ce qu'il arrivera ensuite ? Peut-être n'arriverons-nous jamais finalement. Peut-être que l'avion sera pris dans une tempête et que nous disparaîtrons, suspendus à jamais entre Tokyo et Paris. Ne jamais arriver. Mais alors, que deviendrait Keiko ?

Je ne revis pas Ginko durant plusieurs jours. Il disparut peu après notre moment passé à Yanaka sans donner d'explication. Rien de surprenant jusque là, mais cette fois il ne rentra pas le soir venu, ni le soir suivant, ni même pendant une semaine. En fait, je ne le revis pas avant mon dernier jour.

Keiko quant à elle se faisait de moins en moins présente. Parfois elle disparaissait sans prévenir pour revenir un peu plus tard l'air de rien. D'autres fois je passais la journée entière sans la voir. J'avais de plus en plus la sensation d'être piégé vers la solitude. Pour déjouer ce sentiment j'intensifiai mes recherches. Je traversai la ville de long en large, visitant et revisitant chaque recoin qui aurait pu mettre un terme à ma quête. Mais rien ne changea. Je commençais à croire qu'il était définitivement perdu... Jusqu'au jour où, par hasard, je compris enfin...

C'était la fin d'une laborieuse journée. Keiko était absente depuis la veille et Ginko n'était toujours pas revenu. J'avais beaucoup marché ce jour-là. Vraiment beaucoup. Je cherchais

désespérément un endroit où me reposer un peu, mais j'étais perdu au cœur de Shinjuku alors que l'agitation précédant les sorties nocturnes commençait à se faire sentir. Je découvris enfin un parc, mais ma joie fut de courte durée : il était déjà fermé. C'est ainsi à Tokyo, il faut toujours être organisé, même pour se perdre dans la verdure. Je ne me laissai pas décourager pour autant. Les règles sont faites pour être contournées après tout (je me gardais bien de vouloir convaincre un quelconque japonais avec cette pensée). Je repérai un coin discret où les barrières n'étaient pas trop hautes et en quelques acrobaties je me retrouvai de l'autre côté. Seul.

Comme nous l'avions déjà fait.

Cette pensée me terrifia. Tout devenait clair maintenant.

Keiko attend.

Bien sûr, elle attendait ! Depuis si longtemps. Je savais où la trouver maintenant !

Un peu plus loin, au centre du parc, un petit lac déployait ses reflets parmi les arbres. Les cerisiers qui le bordaient déversaient directement leurs fleurs à sa surface pour créer un tapis flamboyant à la lumière du crépuscule. Keiko se tenait au bord de l'eau. Elle regardait le soleil se coucher. C'était ici que nous l'avions perdue, la première fois.

La première fois ...

J'étais arrivé à Tokyo. Je m'étais égaré en cherchant mon hôtel et j'avais erré des heures durant au milieu de la nuit. J'avais finalement dû me résoudre à dormir sous un pont. Et sous le pont que j'avais choisi comme abri gisait déjà un jeune homme, Ginko. Il était mal en point à ce moment, blessé et épuisé par une dure journée. Instinctivement je m'étais installé à ses côtés pour partager le peu de nourriture que j'avais dans mon sac. Nous avons passé la nuit à essayer, malgré nos différentes langues, de nous expliquer mutuellement les événements qui nous avaient conduits ici, sous ce pont, en cette nuit de printemps. J'avais compris qu'il travaillait la journée comme coursier ou livreur, et que ces livraisons étaient liées à des trafics entre bandes de yakuza. Parfois les esprits s'échauffaient et, comme il était en première ligne, il lui arrivait d'être blessé. Mais il n'avait pas le choix, il devait gagner de l'argent pour vivre. Et il devait nourrir sa sœur.

Ginko m'avait invité à séjourner chez lui, à Asakusa, dans leur petite maison de bois. Il ne m'a jamais rien dit sur ses parents mais j'imagine qu'ils devaient être décédés ou partis depuis longtemps car il n'y en avait aucune trace dans la maison. Keiko était sa seule compagnie. Elle n'était pas tout à fait comme les autres, c'est pourquoi Ginko tenait tant à prendre soin d'elle. Chaque fois qu'il pleuvait, elle restait assise sur le pas de la porte à parler aux gouttes d'eau. Le reste du temps, son esprit vagabondait entre ciel et terre. Elle ne parlait pas aux gens, mais elle aimait parler aux choses. A toutes les choses, plantes, cailloux, feuilles mortes ...

J'avais appris à connaître Keiko et à communiquer sans mots. Elle m'accompagnait dans mes expéditions à travers Tokyo. Parfois même Ginko se joignait à nous et il nous emmenait dans des lieux inaccessibles que lui-seul connaissait. Il en profitait aussi pour apprendre un peu le français, que je tentais de lui enseigner tant bien que mal. Ces jours passés dans l'insouciance m'avaient semblé ne jamais se terminer. Et pourtant ...

Alors que mon départ se rapprochait éminemment, Ginko avait décidé de nous emmener dans l'un de ces lieux secrets où il aimait se rendre seul habituellement. Ce lieu n'était autre que le parc de Shinjuku, et nous y étions entrés tout comme j'entrai la deuxième fois. L'escalade des barrières s'était révélée un peu délicate pour Keiko mais elle semblait trouver l'expérience amusante. Ginko nous avait guidé discrètement jusqu'au bord du lac, ce même lac auprès duquel je me tenais un an plus tard. J'aurais voulu garder cette image gravée dans ma mémoire pour toujours. Mais elle fut trop vite souillée par le sang.

Ce soir-là nous avons beaucoup bu. Ginko voulait fêter notre rencontre et mon départ. Ce n'était pas dans ses habitudes de se montrer autant enjoué alors cela m'avait beaucoup touché et je l'accompagnais dans les chemins tortueux de l'ivresse jusque tard dans la nuit. Pendant ce temps Keiko faisait connaissance avec les fleurs, les herbes, les arbres... Elle prenait le temps de rendre chaque chose unique en lui donnant un nom et une place dans cet immense Tout. J'aurais aimé qu'elle me donne un nom aussi, qu'elle me donne une place, un rôle, qu'elle me rende unique. Mais elle ne parlait pas aux humains.

La nuit avançait, et nos esprits troublés par l'alcool commençaient à ne plus pouvoir discerner les rêves de la réalité. J'étais resté affalé sur l'herbe, incapable de bouger, les yeux vaguement entrouverts sur le lac. Keiko était au milieu des fleurs qui recouvraient la surface de l'eau. Elle





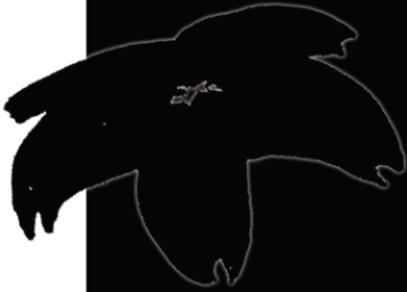
The top of the page features a black horizontal band. Below it, there are three black silhouettes of flowers. Two are positioned near the top corners, and one is centered below them. Each flower has five petals and a small white star-like shape in its center.

avançait. J'avais eu la vague sensation que j'aurais dû l'arrêter, mais j'étais resté là, sans bouger. Elle avançait toujours. Et j'étais resté là à la regarder.

Lorsque j'avais rouvert les yeux, l'aube peignait le ciel d'un gris laiteux. Ginko était déjà réveillé. Il se tenait face au lac, immobile. Le parc ne devait pas être encore ouvert car tout était silencieux. Trop silencieux. "Elle a laissé son bracelet, avait simplement dit Ginko."

La surface de l'eau semblait figée. J'osais à peine respirer. Elle était partie.

Soudain un sentiment d'urgence s'était emparé de moi. Mon avion allait partir, je devais rejoindre l'aéroport ! J'oubliais l'homme qui se tenait devant moi. J'oubliais que nous étions trois. Et je courais. Par-delà les barrières du parc, jusqu'au métro, puis jusqu'au train. J'avais longtemps couru, et j'oubliais. J'abandonnais une partie de moi. Et lorsque enfin l'avion avait décollé, j'étais seul. J'étais vraiment seul.



Un an plus tard, je retrouvai enfin celui que j'étais revenu chercher. Je me retrouvai, là, au bord du lac.

"Les cerisiers font des fleurs noires ici, maintenant." Ginko était assis derrière moi et contemplait le lac. "Ils vont bientôt les couper. C'est dommage."

Je ne l'avais pas remarqué, mais effectivement les fleurs qui se déposaient à la surface de l'eau étaient bien trop sombres.

"Tu devrais garder ça, maintenant." Il me tendit le bracelet de Keiko. Celui qu'elle avait perdu au bord de l'eau un an auparavant. "Il est un peu petit pour moi."

Puis il partit. Il n'y avait plus rien à dire.



Pour finir cette histoire je pense coller la carte postale que la vieille dame m'a redonnée. Je me rappelle l'avoir écrite lors d'une visite de la ville avec Ginko et Keiko. La vieille dame nous avait donné un timbre car nous n'en avions pas. Ginko avait aussi ajouté quelques mots en japonais en me demandant de les faire traduire une fois de retour en France. Mais je crois que je ne le ferai pas.

Le plus étonnant, maintenant que j'y repense, est que Keiko avait elle-même demandé le timbre à la vieille dame.

Pourtant, elle ne parlait jamais aux gens.



La mort de Dieu

"Je me souviens, autrefois.

Ce n'est pas si vieux finalement. J'étais assis là, près du ruisseau. Je visitais souvent ce lieu, c'était un peu ma demeure. Le ruisseau n'a pas changé. Les arbres semblent moins vifs, et l'herbe jaunie. J'étais donc assis là, à l'ombre du chêne, et je vivais. Le vent n'est pas un compagnon désagréable. Il apporte et rapporte des discours toujours changeants. Chaotiques, diront certains. Moi j'aime le vent, car aussi proche soit-il, il demeure insaisissable à notre essence. Les feuilles peuvent l'adopter, l'herbe aime le caresser. Le vent aime jouer. C'est avec lui que je jouais, souvent, quand je venais ici. Il me suffisait de lever les bras pour qu'il m'emporte dans d'autres mondes. Je n'avais qu'à m'élancer sur la colline pour être entraîné dans une course folle. Il n'y a pas de vent aujourd'hui. Il devait être las de m'attendre."

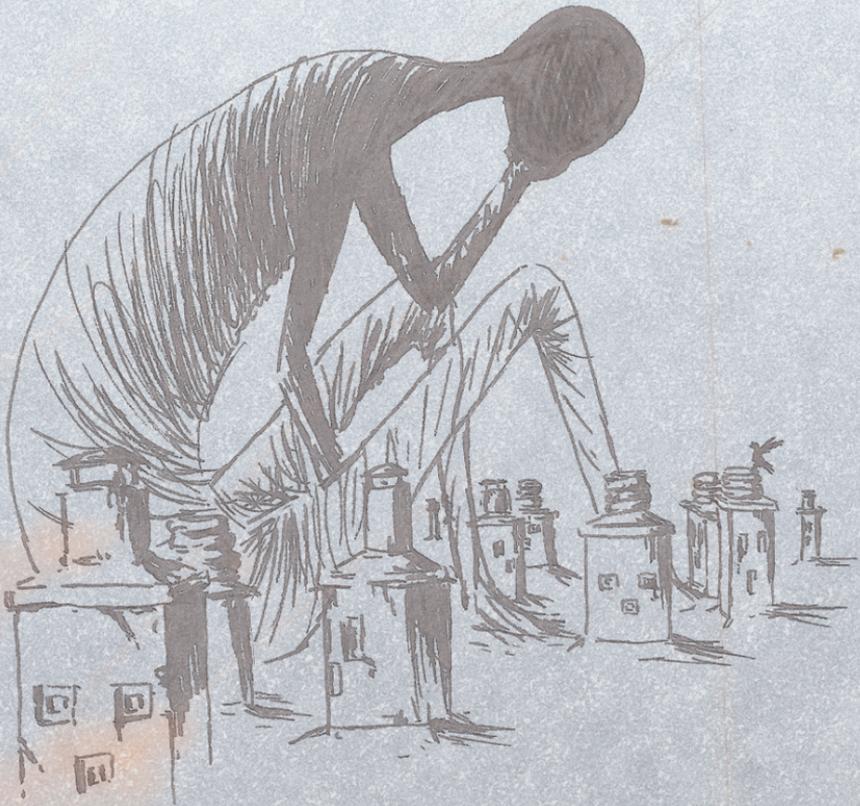
Je le regarde d'un œil distrait. Je ne pensais pas le voir aujourd'hui, mais il est venu, étranger à la pensée égarée. Il est venu me voir.

"Je me souviens, autrefois, je n'étais pas autant fatigué. On a certainement beaucoup plus d'énergie quand on est naïf. J'aimerais pouvoir me lever et courir de nouveau jusqu'au bas de la colline. Qu'est-ce qui me retient ? Je m'enchaîne seul à une image que je hais, un spectre difforme qui me complotait dans le naufrage de ma vie. Je veux me lever, et courir. Je ne le ferai pas, car je ne suis plus de ce lieu."

Il murmure, mais je sens sa rage brûler d'impatience, un feu constamment étouffé qui ne demande qu'à se révéler. Pourquoi cette prison ? Pourquoi est-il revenu ?



"Ne me regarde pas comme ça, ce n'est pas si mal là-bas. Enfin, ce n'est pas comme si j'avais le choix. Autrefois je pensais pouvoir trouver refuge ici indéfiniment. Peut-être n'était-ce pas si improbable. Ce bruit m'assourdit encore. Il me suit, où que j'aille, à travers les secondes qui m'animent comme si j'étais né avec. Il n'y avait pas de bruit autrefois, juste des voix. Là-bas, personne n'écoute. Je ne sais même pas s'ils ont des oreilles. L'air vibre du son des incompréhensions, assourdissantes et meurtrières. Quelques ombres sylvestres qui survivent ici et là dans des écrans de béton se lamentent en vain. Leur voix est aussitôt déchiquetée dans le tumulte. Le vent, oui le vent aussi se montre, parfois, mais il est comme altéré par la peur, vêtu d'une robe de mauvaise augure. Le vent ne parle pas, là-bas. Il crie. Il hurle. Il voudrait lui aussi se faire entendre, mais personne n'écoute. Les gens préfèrent fuir, c'est plus facile. Et toujours le vent repart."



Je ne sais pas quoi dire. Qu'attend-il de moi ? Je sais déjà tout ça. Pourtant il me plait de l'entendre ainsi. Sa voix est faible, presque brisée, et son regard ose à peine s'émerveiller de la quiétude qui l'accueille en ce jour. Pourquoi craint-il tant la lumière ?

"J'ai peur. Je suis comme noyé dans un flot chaotique qui m'entraîne inexorablement vers une dérive sans horizon. Je voudrais me raccrocher à un quelconque radeau, remplir mes poumons d'un souffle nouveau, satisfaire mon ouïe d'un chant silencieux. Je voudrais respirer les senteurs oubliées, plonger ma vision dans l'infini et m'arrêter, enfin. Ce torrent est bien plus rapide que je l'avais imaginé. Si je pouvais recommencer, je choisirais la voie de la contemplation. Il n'existe pas de havre, là-bas. Au mieux, on trouve l'embryon d'un refuge dans le sourire chaleureux d'un étranger, quelques secondes de vérité qui s'échappent de l'illusion. Il faut être chanceux, ou courageux, pour défier ainsi la houle omniprésente. Et puis le sourire se meurt, le visage se fige, et la procession incessante reprend. Parfois aussi, par une nuit d'automne, les feuilles malades se détachent en un ultime ballet aérien. Une à une, elles appellent de leurs voix frivoles à un peu d'attention, fredonnant leur agonie d'un monde stérile qui les a oubliées. Le vent les soutient un instant de ses doigts imperceptibles, un ultime cadeau de liberté avant le retour vers l'origine. Mais là-bas, même la terre leur est interdite. Le sol, prisonnier d'une carapace de béton, ne saurait les accueillir. Nous perdons tous des feuilles, mais personne ne s'arrête pour les pleurer."

Le paysage est figé dans l'attente, et l'écoute. Il y a longtemps que mot n'avait été prononcé ici. Pourquoi faut-il que ce soit des mots de souffrance ? Espère-t-il les emprisonner ici pour s'alléger de leur fardeau ? Je voudrais... peut-être... l'aider.

"Une main tendue, tremblante, m'effleure parfois durant mes processions nocturnes. Cette main n'a ni visage ni nom qui me soient connus, pourtant elle m'est étrangement familière. Est-elle comme moi, orpheline de son identité, perdue dans les méandres du mensonge ? Je ne sais quoi faire. Si je m'arrête, si je prends le temps de l'écouter, je pourrais bien ne jamais repartir. Alors je continue mon chemin. D'autres mains s'élèvent. D'autres plaintes m'assaillent. Mais je continue. Je me suis rendu au stade de pantin, sans désir ni volonté. Je vais là où me traînent ces chaînes dont je me suis pourvu. Entendre n'est rien, je n'écoute pas. Voir me laisse de marbre, je ne regarde pas. Si parfois une main me retenait dans une ultime requête, je lui offrirais peut-être une seconde d'attention, en souvenir du temps qui me berça ici. En souvenir de ma vie."

Les arbres murmurent, les eaux s'agitent. Le vent s'est levé. Une brise indistincte appelle soudain la nature à l'écoute et au dialogue, comme si un espoir demeurerait encore de la ramener. Ou peut-être est-ce simplement pour atténuer sa peine qu'un vestige du passé lui est accordé. Je me languissais de ce passé.

"Je me languissais de ce passé. Je me souviens, autrefois, il me semblait immortel. Je m'imaginai être né avec, un canevas sur lequel je tisserais mon histoire jusqu'à la disparition. Pourtant, il a disparu mais je suis toujours là. Est-ce que j'existe vraiment ? Je bouge. Je sens encore mon corps. Mais je ne ressens rien. Le bruit a tout emporté, loin dans le tumulte de la route que je suis désormais. Aujourd'hui néanmoins, il me semble pouvoir respirer le fantôme d'une accalmie. Tout mon être frémit d'un nouveau sang. J'en ai presque mal. Le vent est enfin revenu... vraiment ? J'aime cet endroit. Je ne veux pas repartir. Je veux vivre... une nouvelle fois."



Ses murmures se sont changés en cris. Il enserme la terre comme s'il craignait qu'elle lui soit retirée. Cette vision me rappelle le passé. Alors, il est vraiment revenu. Ce n'est pas une illusion. Il s'accroche à l'herbe. Il crie comme crierait un enfant blessé, et ses yeux plissés de chagrin laissent échapper quelques larmes d'émotion. Elles iront nourrir la Terre.

Le temps passe, un peu, et puis finalement il se relève. Il ne tremble plus, il n'y a plus de peur sur son visage. Sa vue porte au-delà des arbres et des collines, et il sourit.

"Je suis heureux d'être revenu."

*Il se détourne, sans me regarder, et retrouve la route qui le guidera vers un ailleurs. Son pas est lent mais certain, sa posture droite, ses cheveux bercés par le vent. Moi aussi, j'ai été heureux de le revoir.
Je crois qu'il ne reviendra plus.*

A ceux qui sont encore là...

FRAGMENTATION